

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

ULYSSE
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

- Guides
- Cartes routières
- Accessoires

4176 Saint-Denis, Montréal
1208 Saint-Denis
560, Président Kennedy

Mont-Royal
Bern
McGill

843-9447
289-9875
289-0993

Montréal, samedi 11 mars 1989

Un bon roman d'espionnage

Qui sont les bons et qui sont les méchants ? Il faut attendre la toute fin de *Un ange à Bucarest*, de Sidney Sheldon, pour le découvrir. **Page D - 2**

Qui s'y frotte s'y pique

Une formidable araignée au venin toxique tisse la toile de fond du premier roman de Sophie Schallingher. Un roman techniquement parfait, écrit Jean-Roch Boivin de *L'amour venin*. **Page D - 3**

Sciences humaines

Heinz Weinman a lu *Mémoires pour Paul de Man* ou Jacques Derrida démêle le fil d'Ariane de la mémoire, plus précisément comment ce disparu s'inscrit dans la mémoire de l'auteur. Lev Davidovitch Bronstein, vous connaissez ? Il s'agit de Trotski. Un déréférence, l'autre portant sur les trois dernières années de sa vie. **Page D - 4**



Le feuilleton

Une nouvelle biographie de Franz Kafka que l'éditeur (Fayard) qualifie de meilleure vue d'ensemble de l'homme et de son oeuvre. **Page D - 5**

Les revues culturelles

Mercredi le 15 mars débute la semaine des revues culturelles du Québec, ces revues qui luttent contre les Goliaths, qu'ils viennent des États-Unis, d'Europe ou du Canada. **Pages D - 6 et D - 7**

Pour les yeux et la bouche

Six livres qui s'adressent aux papilles et aux estomacs : l'alimentation de demain, les expressions de la table, la synthèse des primeurs, l'aubergine, la poésie dans la cuisine et la cuisine de la chasse. Pour les yeux, les beaux livres : Rodin, David, Vuillard, Velasquez, Garache, etc. **Page D - 8**

Lettres étrangères

Frank Ching, journaliste américain, retourne à l'âge de 32 ans dans la Chine de son enfance et retrace l'histoire de sa famille. Alice Parizeau a lu *Ancêtres*, qui a eu un tel succès que son auteur a décidé de se consacrer exclusivement à l'écriture. **Page D - 9**

Yves Beauchemin en toute humilité

GUY FERLAND

COMMENT SE REMETTRE d'un succès phénoménal comme celui du *Matou* ? A-t-on une appréhension telle qu'elle paralyse l'écrivain devant la page blanche ? Prend-on une telle assurance qu'on ne se pose plus de questions avant d'écrire ? Ou bien fait-on comme si de rien n'était et que tout ça n'avait pas d'importance ?

Pour Yves Beauchemin, ces questions ne se posent pas vraiment. « Une fois un livre terminé, lorsque les personnages se dégagent de moi et que l'intrigue s'éloigne, j'ai l'impression que le roman tombe dans le domaine public, qu'il appartient aux autres, s'ils veulent bien l'accueillir. »

On le voit, même après un succès comme celui du *Matou*, Yves Beauchemin, le petit gars de Clova en Abitibi, reste humble. « Les gens voudraient que l'histoire se répète, que mon nouveau roman, *Juliette Pomerleau* (Québec/Amérique), se vende autant sinon plus que le *Matou*. Mais l'histoire ne se répète jamais. Il se peut que mon troisième roman se vende plus ou moins que le précédent, mais l'important n'est pas là. L'essentiel, c'est que le même écrivain reste. J'accorde toujours une place prépondérante à la structure de l'histoire, au style picaresque, à l'action dense, aux rebondissements nombreux et aux personnages originaux. Je suis en fait un écrivain balzacien, dans la mesure du possible. Je décris les personnages de mes romans par leurs actions, un peu comme au cinéma, sans insister sur le côté psychologique de leur personne. Ce sont leurs actes qui les définissent. »

Yves Beauchemin avait commencé à rassembler des notes pour *Juliette Pomerleau* avant la parution du *Matou* en 1981. Mais c'est en 1982 qu'il a vraiment débuté l'écriture de son roman, par un simple résumé d'une page qu'il mit des jours à composer. « Au départ, je voulais écrire l'histoire d'une obèse joviale qui recherchait quelque chose. Je ne savais même pas quoi. C'était difficile comme situation. Puis m'est apparue la nièce, Adèle, qui fuyait pour une raison quelconque sa tante. Je ne savais pas trop pourquoi également. C'est peu à peu que les éléments se venus se fondre. J'étais dans cette histoire comme un détective qui es-

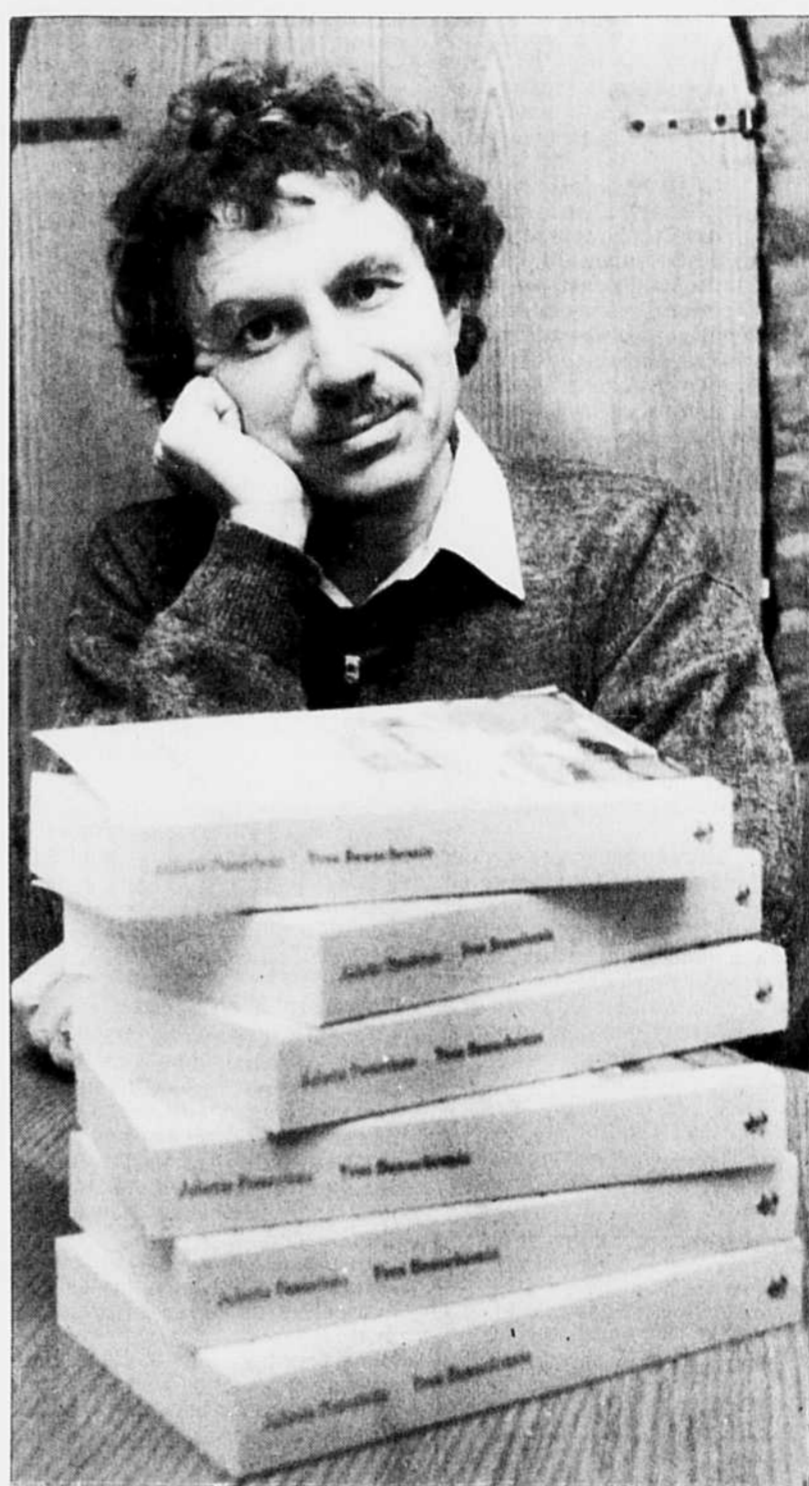
saie de rassembler les pièces d'un puzzle. Il faut que l'action se fasse en moi avant que je puisse la coucher sur le papier. »

« Pour mes personnages, je me suis inspiré de personnes que je connaissais ou que j'avais déjà croisées dans mon existence, en les transposant bien entendu. Mon propre fils m'a fourni le caractère un peu introverti de Denis, le petit-neveu de Juliette, et cette dernière est issue d'une rencontre que j'avais faite avec une immense et sympathique femme de ménage à Radio-Québec où je travaillais comme chercheuse, bien que je sois en congé sabbatique depuis plusieurs années. Le compositeur Martinek, quant à lui, je l'ai imaginé à partir du compositeur tchèque Bohuslav Martinu que j'admire beaucoup. Alexandre Portance, l'entrepreneur vendeur d'aspirateur *Electrolux*, est venu s'imposer en cour de route dans l'économie du texte. »

Cette découverte d'un personnage qui s'impose dans le cours du récit, de l'imprévu du texte qui se construit comme une maison ou une symphonie, pièce par pièce, est ce qui séduit l'écrivain en Yves Beauchemin. « Le premier jet d'une histoire me procure un plaisir intense, même si je jette énormément d'ébauches, presque les trois quarts. Après ça, c'est ce qui est le plus long pour moi, c'est la réécriture. Je travaille très lentement, dans une chambre que je loue spécialement pour écrire à des heures régulières, et j'avance à petits pas, parce que je suis un peu perfectionniste. Je voudrais donner du plaisir au lecteur. Je n'ai pas d'autre but. »

Mais cette façon d'écrire va à l'encontre de la conception romantique de l'écrivain torturé qui écrit sous le coup de l'inspiration insensée. « Je ne suis pas Victor-Lévy Beaulieu ou Michel Tremblay. Je n'ai pas la maîtrise technique nécessaire pour écrire comme ça presque du premier coup quelque chose de valable. Je dois travailler mon texte souvent avant qu'il devienne acceptable pour moi. Maintenant, après huit années de travail assidu, je peux dire que je ne lirai plus jamais ce roman, parce que j'en connais la plupart des passages par cœur... »

Il faut avoir une bonne mémoire, ou y avoir travaillé longtemps, pour mémoriser des passages de ce gros



Yves Beauchemin devant une pile de son nouveau roman.

roman de 700 pages qui se déroule principalement à Longueuil, où habite le romancier, et dans plusieurs

autres villes du Québec et dans divers restaurants de Montréal. Les personnages foisonnent dans cette

quête insensée aux allures baroques et policières.

Outre les personnages décrits par l'auteur, il y a, dans la conciergerie de Juliette Pomerleau, un assortiment assez bigarré d'êtres humains. D'abord, la belle violoniste Rachel, inspirée en partie par la violoniste québécoise Viviane Roberge, ensuite le photographe peu scrupuleux Clément Fisette, un dentiste cacochyme, un merle des Indes savant, un concierge virtuose et même Charles Dutoit qui fait son apparition vers la fin du récit. L'imagination de Yves Beauchemin regorge de personnages fantastiques. Il y a même, pour les nostalgiques du *Matou*, quelques références au roman précédent. Comme quoi, non seulement la réalité s'imbrique dans la fiction, mais la fiction elle-même se lie de livre en livre.

Pour Yves Beauchemin, la littérature ne doit pas se soumettre à l'idée de livrer des messages. « Les romans à caractère religieux ou communiste du début du siècle sont vite tombés dans l'oubli. Dans mon roman, je ne veux pas faire de leçon. La littérature doit procurer un plaisir esthétique par elle-même. On ne demande pas à une statue de livrer un message. »

Même s'il ne veut pas faire de roman à thèse, Yves Beauchemin ne s'empêche pas de lancer des pointes aciculées à travers son gros récit. À l'ex-maire Jean Drapeau, par exemple, ou aux spéculateurs de toutes sortes qui défigurent les villes et détruisent les traces du passé seulement par esprit de lucre. « C'est une des seules concessions que j'ai faites, parce qu'il me tient à cœur de conserver le patrimoine. »

En ce moment de promotion, à laquelle Yves Beauchemin se prête volontiers, l'écrivain se sent en période d'attente. « Je suis réceptif à tout ce qui se passe et j'attends de trouver un filon, sans trop forcer les choses. J'ai déjà quelques idées et du matériel de notes, mais par expérience je sais que tout peut encore changer du jour au lendemain. »

On attendra bien quelques années encore pour se lancer une nouvelle fois dans la lecture d'une oeuvre colossale qui s'affirme de plus en plus et fait penser, par son ampleur et sa structure, aux séries de livres de Balzac ou de Zola. « Mais on ne peut pas se comparer à ces deux géants », s'exclame modestement l'écrivain.

Chair Satan

Parallèlement à une carrière de télévision et de cinéma, Roger Fournier vient d'écrire son onzième roman, *Chair Satan*, le récit d'une initiation sensuelle et d'une maturation. En voici les premières pages.

ROGER FOURNIER

J'AVAIS 14 ANS lorsque je fus frappé par le sens du mot « anfractuosités ». Je ne sais pas trop pourquoi et je n'ai pas envie de le savoir. Je me souviens seulement des circonstances qui ont coïncidé avec ce petit événement, insignifiant en apparence. C'est ce jour-là que j'ai noté un changement dans l'attitude de ma mère. Je l'avais toujours trouvée transparente. Or, elle me cachait quelque chose.

Ma mère enseignait l'histoire des religions à l'université et elle était belle. C'est peut-être à cause de cela que, sortant de sa bouche aux lèvres douces, le mot divinité prenait une saveur particulière. Dès ma plus tendre enfance, j'ai entendu parler non seulement du « Dieu tout-puissant » des catholiques, mais aussi des chamans, des sorciers, des déesses et



Roger Fournier

des dieux de plusieurs civilisations. Aujourd'hui, il m'apparaît évident que ce monde plus ou moins imaginaire, bourré de monstres et d'êtres surnaturels, a stimulé mon imagination et exacerbé ma sensibilité.

Mon père est avocat. À cette époque, il était fort, prospère, respecté,

sans doute mêlé à des combines plus ou moins propres, parce que l'argent est un tyran sans pitié. Cela donne, à ce que l'on dit, une famille bourgeoise. Mais pour moi, ça n'a aucune importance. On peut être pauvre et penser basement, ce qui rend plus bourgeois que l'aisance.

Avec mes yeux de fillette, je voyais mon père comme un homme élégant, grand, amène, triomphant. Quand il marchait, j'avais toujours l'impression qu'il s'avancait vers une conquête. Pour moi, à cet âge-là, c'était fascinant. Rien de plus naturel, bien sûr. Mes plus beaux souvenirs d'enfance, ce sont mes promenades en sa compagnie. Ma petite main enveloppée dans la sienne, j'avais le sentiment qu'elle pouvait m'emmener très loin, me faire traverser les frontières, m'enlever, me faire voler. Rien de plus frustrant que toutes ces limites inhérentes à la nature... Quand il se penchait pour embrasser ma mère allongée sur le lit, il avait l'air d'un prince qui consent avec beaucoup de grâce à faire une gentillesse à une femme ordinaire. Pourtant, ma mère était une femme de grande classe... Nos yeux voient ce qu'ils ont besoin de voir...

Mes parents avaient l'air heureux. Peut-être l'étaient-ils vraiment. Je ne le saurai jamais. Tout compte fait, l'important, pour mes jeunes yeux, c'est qu'ils aient réussi à me montrer cette image de couple harmonieux. Les « bellus images » ne sont peut-être pas si déstabilisantes, après tout...

Donc, anfractuosités, creux, cavité, caverne... Or, depuis le fond des âges, les cavernes sont habitées, utérus géants où se forment les monstres les plus divers, tout comme les êtres les plus beaux que l'on puisse imaginer...

C'était en juin, par un après-midi assez chaud. J'avais l'impression que le monde tournait d'une étrange façon. Mon père était à son bureau et

je lisais dans le jardin, à l'ombre de notre magnolia. Tout était embué, velouté comme la feuille de certaines plantes tropicales. Ce n'était pas de l'air que je respirais, me semblait-il, mais quelque chose de beaucoup plus dense : un mélange de parfums et de sucs. Ma mère est venue me demander d'aller chercher un pain à la boulangerie, chose qu'elle ne me demandait jamais de faire parce que les courses, c'était la bonne qui s'en chargeait, une femme qui passait trois jours par semaine à la maison. Sur le moment, je n'ai pas réfléchi à ce détail mais j'ai remarqué la nervosité qui se lisait sur son visage. Elle me donna de l'argent. Je sentis la fébrilité et la moiteur de ses doigts. Il se passait quelque chose... Je voulais la regarder dans les yeux mais elle se détournait rapidement, me disant que, si je voulais faire une promenade par la même occasion, ce serait bon pour ma santé.

Je suis donc sortie pour aller à la boulangerie, ce qui m'aurait normalement demandé une bonne demi-heure en prenant le temps d'admirer les fleurs des parterres mais, sur le chemin du retour, un orage éclata subitement et je dus courir. Tremblée par la pluie tiède, je me suis enfoncée dans la cuisine par la porte de derrière. Alors, j'ai entendu des pas, des claquemets de portes, des chuchotements entrecoupés de soupirs, de « Non ! Non ! » et de « Oui ! Oui ! ». Au bout de quelques secondes, plus rien.

— Maman ? Maman ?
De loin elle a crié :
— Oui, ma chouette... T'es en...
Voir page D - 10 : *Chair Satan*

Le père séparé

Lise Turgeon

Être père quand même

172 pages 14,95\$ EN VENTE PARTOUT

UN LIVRE POUR LE PÈRE QUI VEUT RESTER PÈRE APRÈS LA RUPTURE DU COUPLE... POUR LA MÈRE QUI DÉSESPÈRE... ET POUR LES ENFANTS QUI SOUFFRENT...

Stanké
PARCOURS

Les éditions internationales Alain Stanké, 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

Le plaisir des Livres

Angélique en Roumanie

LE PLAISIR DE LIRE

UN ANGE À BUCAREST
Sidney Sheldon
Paris, Stock, 1988
(Édition originale :
Windmills of the Gods
Sheldon Literary Trust, 1987)

SERGE BERGERON

SIDNEY SHELDON est loin d'être un illustre inconnu. Dans les années 60, il s'est consacré à l'écriture de séries pour les réseaux américains de télévision. Durant les années 70, sa carrière d'auteur a pris une tangente nouvelle alors qu'il s'est plutôt tourné vers le « best-sellerisme », où il connaît beaucoup de succès. Il n'a cependant pas renoncé à écrire pour la télévision puisque quelques-uns de ses romans les plus populaires ont été portés au petit écran, sous forme de mini-séries. On a pu voir, il y a quelques années, *La Maîtresse du jeu* et, il y a quelques semaines, *Un ange à Bucarest*, sur les ondes du réseau TVA.

Le discours d'investiture du 42e président des États-Unis fait beaucoup de remous parmi les fonctionnaires de l'administration américaine, et pour cause : le président annonce que son mandat se fera sous le signe de la paix (?) et de la détente (?); son objectif premier étant la mise en oeuvre d'une politique d'ouverture vers les pays du bloc de l'Est (?). Panique dans les bureaux de la CIA. Le président est-il devenu communiste en même temps que fou ? Il projette d'inviter la Roumanie, l'Albanie, la Bulgarie et les autres pays communistes à envoyer leurs espions chez nous en tant qu'attachés culturels, chauffeurs, secrétaires et domestiques. Nous dépensons des milliards de dollars à garder la porte de derrière et le président veut ouvrir en grande l'entrée principale.

Certains fonctionnaires vont même jusqu'à prédire la fin de l'empire américain à plus ou moins brève échéance si le président maintient sa politique. Bref, une panique typiquement américaine s'installe. Sheldon

connait bien ses compatriotes... Enfin, disons qu'il les caricature assez bien.

La Roumanie ayant depuis un certain temps cessé toute relation avec les États-Unis, Paul Ellison (le président) décide de commencer son programme d'ouverture par ce pays. Le gouvernement roumain fait preuve de bonne volonté en acceptant d'accueillir une délégation américaine sur son territoire, mais à la condition expresse de pouvoir donner son accord sur le choix de l'ambassadeur.

Déjà critiqué sévèrement par ses proches sur sa politique, le premier dirigeant des États-Unis s'attire encore une fois les foudres de ses collaborateurs en suggérant, pour remplir la fonction d'ambassadeur, une personne qui n'a aucune expérience du monde de la diplomatie. Il choisit Mary Ashley, professeur de science politique à l'Université du Kansas et spécialiste des questions touchant les pays du bloc de l'Est. Paul Ellison l'avait remarquée en raison d'une série d'articles qu'elle avait signés dans une revue universitaire portant sur les relations internationales. Leur parenté idéologique apparaît évidente à l'homme politique.

Après la routinière enquête de moralité que doivent subir, à leur insu, les candidats à pareilles responsabilités, le président prend contact avec Mary Ashley. Cette dernière est certes flattée d'un tel honneur, mais décline l'offre qui lui est faite, car elle ne veut pas laisser son mari et ses enfants...

Entre alors en scène une organisation clandestine, composée de membres venant des deux côtés du Rideau de fer et appelée les Patriotes de la liberté, qui se fait fort de contrecarrer les plans présidentiels. Elle décide de faire en sorte que Mary Ashley devienne ambassadrice américaine en Roumanie. De prime abord, cela peut sembler paradoxal, mais il faut savoir que personne, à part Ellison lui-même, ne pouvait imaginer le professeur remplissant ses fonctions avec efficacité.

L'époux de Mary Ashley meurt donc dans des circonstances plutôt mystérieuses et Mary, devenue veuve, accepte de se rendre en Roumanie avec ses deux enfants.

Contre toute attente, elle fait des miracles à Bucarest (peut-être « un peu » trop pour la vraisemblance du récit). Quelques Patriotes de la liberté, faisant partie du personnel attaché à l'ambassade, mettent alors tout en oeuvre pour faire échouer la mission de Mary, et ainsi discréditer le programme d'ouverture sur les pays de l'Est. Malgré des menaces de mort, quelques tentatives d'enlèvement et l'hostilité de certains de ses collaborateurs, elle ne se laisse pas démonter, et continue à évoluer dans la dangereuse société de la capitale roumaine.

Voyant qu'aucune de leurs manœuvres ne réussissait à convaincre le diplomate départir, et qu'ainsi le plan d'ouverture semblait bien fonctionner, l'organisation clandestine décide de l'éliminer. Elle dépêche sur place un tueur à gages de renommée internationale afin d'assassiner l'ambassadrice et ses enfants... Mais arrêtons ici, avant de vendre les punchs.

Avec ce roman, Sidney Sheldon mène à bien un récit dans lequel le suspense est la valeur première. Tout au long de l'histoire, on ne parvient jamais à savoir exactement qui sont les « bons » et qui sont les « méchants », les uns comme les autres travaillant dans l'ombre. Ce n'est qu'à la toute fin que l'on découvre « qui » est « qui ». Alors, en ce qui a trait aux rebondissements et aux mystères, le lecteur peut s'estimer



Sidney Sheldon

choyé. Cependant, là où le bât blesse, c'est dans les événements et les personnages. Il se dégage de l'ensemble une « légèreté » impression de déjà vu; tout semble un peu trop convenu. Par exemple, on décrit l'héroïne comme une « femme très belle mais qui ne le sait pas ». Abstraction faite de l'absurde d'un tel propos, combien d'auteurs nous ont déjà fait le mauvais coup d'une pareille protagoniste... De plus, avec sa naïveté et sa pureté (on lui accole ces qualificatifs), elle se frotte avec un peu trop de succès à de « grands méchants loups » pour que le texte ne perde pas, à quelques moments du moins, de sa vraisemblance.

Malgré ces petits défauts agaçants, *Un ange à Bucarest* demeure un bon roman d'espionnage. La façon dont le suspense est ficelé vaut à elle seule la lecture.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(2)*
2	La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(1)
3	Ça	Stephen King	Albin Michel	(3)
4	C'est quoi, ce petit boulot ?	Nicole de Buron	Flammarion	(5)
5	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(4)
6	Autoportrait en érection	Guillaume Saber	Régine Deforges	(9)
7	L'Homme qui plantait des arbres	Jean Giono	Gallimard/Lacombe	(-)
8	Une femme	Anne Delbé	Le Livre de poche	(-)
9	Le Fils du chiffonnier	Kirk Douglas	Presses de la Renaissance	(7)
10	Les Lettres volées	Gérard Depardieu	JC Lattès	(-)

Ouvrages généraux

1	Le Mal de l'âme	D Bombardier et C. Saint-Laurent	Robert Laffont	(1)
2	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(3)
3	Et tournons la page	Solange Chaput-Rolland	Libre Expression	(2)
4	Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	éd. de l'Homme	(4)
5	Mes secrets naturels pour guérir et réussir	Rika Zarai	JC Lattès	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliarines G-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Raymond Plante chez Boréal
L'ÉCRIVAIN Raymond Plante, qui a quitté récemment les éditions Québec/Amérique, se joint à l'impressionnant comité éditorial des éditions Boréal qui regroupe déjà Pascal Assathiany, Antoine Del Busso, Jacques Godbout, Daniel Latouche, Paul-André Linteau et François Ricard.

En plus de prendre part aux décisions sur la politique éditoriale de la maison, Raymond Plante dirigera à la fois les collections pour les adolescents, pour les jeunes et « pour ceux qui restent jeunes d'esprit ». Les premiers titres sous sa gouverne paraîtront à l'automne 89. Boréal invite les écrivains à faire parvenir leur ma-

nuscrit à ses soins au 5450, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 212, Montréal, H3T 1Y6.

La semaine des revues culturelles à Québec

C'EST à compter du 15 mars que se déroule la campagne de promotion des revues culturelles membres de l'Association des éditeurs de périodiques culturels. À cette occasion, le journaliste Laurent Laplante prononcera une conférence au musée de la Civilisation, à Québec, sur les périodiques culturels et la place qu'ils occupent au sein des industries culturelles québécoises. La conférence sera précédée d'une présentation visuelle illustrant la variété des revues culturelles québécoises et leur évolution au cours de la dernière décennie. L'événement est gratuit et aura

lieu le dimanche 19 mars à 13 h à l'auditorium 2 du musée de la Civilisation (85, rue Dalhousie, à Québec).

Nominations à l'Association québécoise des salons du livre

LORS de l'assemblée générale annuelle de l'Association québécoise des salons du livre, tenue le 4 février dernier, la présidente Danielle Dupuis a été nommée directrice générale du Salon du livre de l'Estrie; le vice-président Thomas Déry, directeur du Salon du livre de Montréal; le trésorier Jean-Louis Reid, directeur général du Salon du livre du Saguenay - Lac-Saint-Jean; la secrétaire Sylvie Pelletier, présidente du Salon du livre de la Côte-Nord. Les autres membres de la corporation sont Denis Voynaud, Roger Dufour, Lorenzo Michaud, Denise Sénéchal et Andrée Quesnel.

Films sur la littérature
AU SEPTIÈME Festival internatio-

nal du film sur l'art, plusieurs films traitent de sujets littéraires. *Uxmal*, de Mario Diez de Urdanivia, au musée des Beaux-Arts, ce samedi à midi. Présentation du site maya d'Uxmal, dans le Yucatan, à partir de prises de vue *in situ* et de dessins de Frederick Catherwood, un artiste anglais du 19e siècle. Le commentaire est basé sur les notes du diplomate américain John L. Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, publié en 1843. *Le Vent de novembre*, de Jean-Paul Lavaud, au cinéma Parallèle à midi. Un enregistrement d'époque du poème *Le Vent*, d'Émile Verhaeren, dit par l'auteur. Des images de l'Escaut, des paysages de la Flandre, des dessins de M. Massin et des oeuvres d'artistes contemporains de Verhaeren créent une atmosphère mystérieuse.

Yves Légaré quitte l'Uneq

LE DERNIER Bulletin de l'Union des écrivains québécois nous apprend que le directeur général de l'Uneq depuis septembre 1987 quittera ses fonctions à la mi-mars. Yves Légaré était à l'emploi de l'Uneq depuis plus de cinq ans. Il a travaillé à la recherche et à la rédaction du *Dictionnaire des écrivains québécois contemporains* et a assumé la direction du Service des droits de reprographie pendant plus de trois ans. L'Uneq souligne la qualité du travail qu'il a accompli et lui souhaite bonne chance dans ses nouvelles fonctions à la Sardec.

TV5

LE THÈME de l'émission littéraire *Apostrophes* diffusée demain soir à 20 h est « La vie est un long fleuve tranquille ». Bernard Pivot reçoit Edward Behr, auteur de *Hiro-Hito* (aux éditions Robert Laffont), Pierre Boujut, auteur de *Un mauvais français* (Arléa), le R.P. Bruckberger, auteur de *À l'heure où les ombres s'allongent* (Albin-Michel), Bernard Lecherbonnier, auteur de *Les Sanson, bourreaux de père en fils, 1688-1847* (Albin-Michel), et Ella Maillart, auteur de *La Voix cruelle* (Payot).

Radio-Canada FM

LE LUNDI 13 mars à 16 h, au magazine de littérature étrangère *Fictions*, trois ouvrages récemment parus sont commentés en table ronde par les chroniqueurs Louis Caron, Jean-François Chassay, François Hébert, Stéphane Lépine, François Ricard et Suzanne Robert. L'animatrice est Réjane Bougé.

LE MARDI 14 mars à 21 h 30, au magazine de littérature québécoise *En toutes lettres*, les chroniqueurs Roch Poisson (revues), Jérôme Daviault (essais), Robert Melançon (poésie), Jean-François Chassay (fiction), Francine Beaudoin et Jacques Thériault (actualité littéraire) font le tour des récentes parutions québécoises. L'animatrice est Christine Champagne. Luc Durand lira *Idiot's Delight*, d'André Ricard.

Poumon qui respire
Cigarette qui expire

LES ÉCRITS DES FORGES

c.p.335

TROIS-RIVIÈRES

g9a 5g4

C'EST PARTI La Jeune poésie.



CÔME LACHAPPELLE
LA RÉPLIQUE DU DOUTE



CHRISTIANE FRENETTE
CÉRÉMONIE MÉMOIRE



MARIO CHOLETTE
RADIUM



JEAN PERRON
UN SCINTILLEMENT DE GUITARES

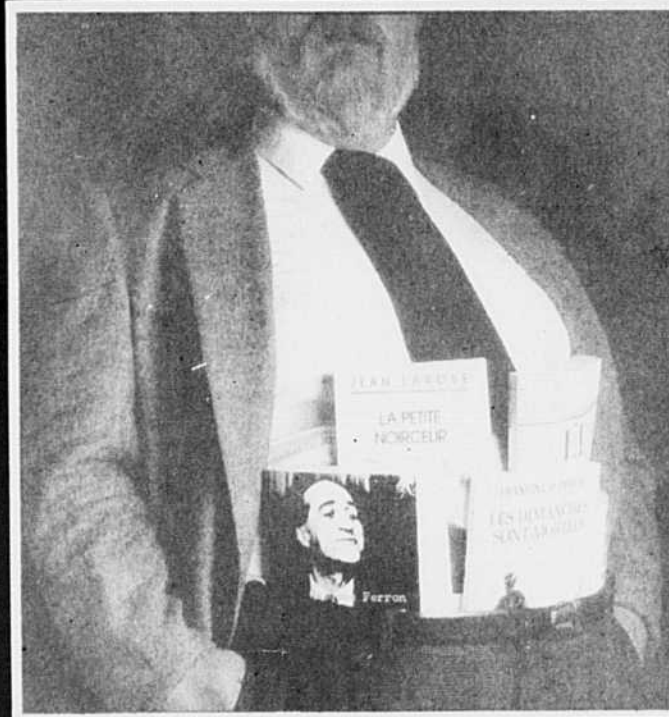


FRANÇOIS VIGNEAULT
CROQUIS POUR UN SOURIRE

Gouvernement du Québec,
Ministère des affaires
culturelles du Québec

LE QUÉBEC LITTÉRAIRE

PRENEZ QUELQUES LIVRES DE PLUS



BEAULIEU • BOUCHER • COUSTURE
D'AMOUR • GARNEAU • HAMEL
LACOURSIÈRE • POUPART • PROULX
RENAUD

HIVER 1989 • NUMÉRO 2

MAINTENANT DISPONIBLE
EN KIOSQUE ET EN LIBRAIRIE

CLAUDE POISSANT
PASSER LA NUIT
LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE



144 p. — 11,95 \$

CLAUDE POISSANT PASSER LA NUIT

Portrait acide et fragmenté d'une génération en panne, *Passer la nuit*, par son écriture syncopée, plonge au coeur du malaise ontologique actuel en Amérique et donne à voir, sous un angle inédit, le Québec des « années floues ».

THÉÂTRE

LES HERBES ROUGES
où l'écriture fait la littérature

THÉÂTRE

LISE VAILLANCOURT MARIE ANTOINE, OPUS 1

C'est une oeuvre unique, tragique, immense. Elle est à la fois comique, grave et poétique. Elle dégage également une dimension critique. C'est un regard féroce sur la famille, le couple, le mariage, l'éducation, sur l'école.

— Paul Pelletier, *La Presse*

108 p. — 11,95 \$

MARIE-ANTOINE, OPUS 1



L le plaisir des
Livres

Fais-moi peur, Amélie!

L'AMOUR VENIN
Sophie Schallinger
Montréal, Les Quinze
1989, 376 pages



Ce premier roman de Sophie Schallinger est le second d'une nouvelle collection littéraire, « Les beaux romans », publiée aux Quinze. On veut y présenter des « romans populaires et de qualité ». Intention louable, s'il en est. On aime à penser que tous les éditeurs la cultivent. Qualité d'abord. Quant à la popularité, si je ne m'abuse, elle relève davantage de l'ordre de l'effet que de celui de l'intention. Umberto Eco écrivant *Le Roman de la rose*, Alina Reyes écrivant *Le Boucher*, ou Arlette Cousture, l'histoire d'une maîtresse d'école de rang, pensaient-ils écrire des romans « populaires » ? Et Annie Ernaux ? Et Agota Kristof ? Ou alors, estimerait-on a priori qu'il y a des sujets grand public ? La littérature échappera toujours aux bonnes intentions et l'on verra bien si *L'Amour venin* obtient le succès qu'il mérite.

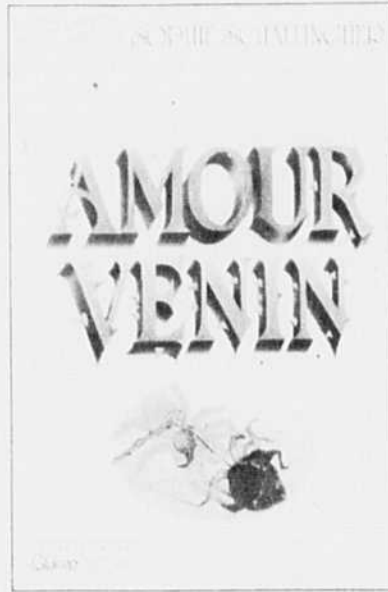
Cet été-là, à Notre-Dame-de-Grâce, il fait une chaleur insupportable. Dans son laboratoire, Simon O'Brien a réusé à créer par croisement une formidable araignée au venin fatalement toxique. Foudroyé par « un collapsus cardio-vasculaire » au moment où il tentait une expérience avec sa bestiole, il s'écroule en renversant un bec Bunsen. Incendie, l'araignée s'échappe. Simon est le premier d'une série de morts qui ponctuent le roman jusqu'à la dernière page.

L'auteur se révèle savante conteuse, attentive au moindre détail, ménageant longuement ses effets.

Elle en sait long sur la physiologie des araignées. Si bien que ça lui permet de faire de son araignée un personnage à plein titre et de nous dire ce qu'elle ressent, ce qu'elle pense, si ça se peut. Il y aura donc morts et enquête; un inspecteur de police et un médecin pathologiste pour l'autopsie. Mais la narratrice est astucieuse et chaque fois que l'araignée tuera, les circonstances masqueront le crime par un accident. Une petite fille empalée sur une clôture, un homme défenestré, une femme sectionnée par les roues d'un train. Le feu aussi fait des ravages et couvre tout au long du roman.

C'est dans la haie de cèdres de son jardin qu'Amélie, une petite fille de cinq ans aux grands yeux verts qui fascinent tous ceux qui la rencontrent, trouve l'araignée maudite et s'en fait une amie. Elle vivra dans sa chambre, enfermée dans sa maison de poupée. Cette araignée-là, née en laboratoire, s'y trouve bien mieux qu'à l'extérieur. Ayant toujours eu des sentiments amicaux pour la main du scientifique à qui elle devait existence et subsistance, elle développe la même affection pour celle d'Amélie qui va la protéger du monde entier. Mais la curiosité est un vilain défaut. Une petite copine d'Amélie s'en trouvera fort mal. À partir de là, Amélie a très bien saisi que si elle prenait bien soin de sa Nellie, celle-ci en retour s'arrangerait pour que leur secret soit bien défendu.

C'est Elizabeth, la jeune mère d'Amélie, qui constitue le personnage central du roman et, partant, celui dont le point de vue nous occupe le plus. En fait, c'est une femme qui a tout pour elle et surtout beaucoup d'esprit. Elle a un mari adorable, une belle petite fille, intelligente et décidée, et une amie précieuse, Gilberte, une jeune Haïtienne belle et généreuse, enjouée et fort équilibrée. Elizabeth a pourtant des raisons d'être ébranlée. D'abord, elle se retrouve enceinte malgré son stérilet, puis il y a ces morts succes-



sives qui semblent se rapprocher d'elle. De plus, elle est visitée par des cauchemars et des prémonitions. Ces choses-là, même si on arrive à les décrire, on n'arrive pas à savoir ce qu'elles veulent dire. Elizabeth a vu sa grand-mère périr dans les flammes et cela reste un douloureux souvenir.

Tous les personnages, point trop nombreux, bénéficient de leur petit bagage anecdotique, psychologique et d'un portrait en pied avec poids et mesures précis. Les dialogues sont menés avec verve et humour. Quand les parents font l'amour, c'est délicat et bien senti. Quand le pathologiste découpe un cadavre, c'est rigoureusement décrit et probablement impeccablement documenté. Et riche en points d'orgue, quand l'atmosphère devient chargée.

C'est un roman techniquement parfait, jamais en défaut d'imagination, écrit dans une langue riche et appliquée. Je ne suis pas apte à en apprécier les qualités de *thriller*, n'ayant pas de dégoût pour les araignées, ni de goût pour les descriptions de petites filles empalées sur des clôtures, surtout quand on essaie de me faire peur trois pages d'avance. Quelquefois trop enlevé. L'abus d'épithètes me revêlue chez les autres. Cela m'a si bien tenu à distance que je n'ai pas eu de frisson avant la première centaine de pages. Après tout, ces romans-là sont faits pour vous faire peur, pas pour vous inquiéter. Peut-être est-ce cela, un roman « populaire » ?

Le procès de Dorian Gray

L'HÔTEL DES DEUX-MONDES
Léon-Gérald Ferland
Montréal, Guérin littérature
coll. « Théâtre », 1988

BENOÎT PELLETIER

JE CONNAIS Oscar Wilde comme beaucoup de gens : mal. La personnalité flamboyante a porté ombrage à l'oeuvre. Ses mots d'esprit, ses boutades nous amusent encore et nous savons qu'il aimait les jeunes hommes. Mais qui a lu *Le Portrait de Dorian Gray* ? Quand ses pièces sont-elles reprises ? Combien savent qu'il a écrit de la poésie, des essais ?

Léon-Gérald Ferland tente, dans *L'Hôtel des Deux-Mondes*, de réhabiliter l'oeuvre et la vie d'Oscar Wilde. La matière de la pièce provient des écrits et de la biographie de Wilde mais surtout des procès qu'il a subis pour ses moeurs dissolues, du moins, selon les conventions de l'Angleterre victorienne et même des nôtres en certains points (il aurait été mêlé à un réseau de prostitution masculine). Le parti pris de l'auteur fait en sorte que ces procès deviennent le procès, non seulement de cette société victorienne, opprimante et hypocrite, mais aussi de ceux qui entouraient Oscar Wilde : Constance, son épouse, Lord Alfred, son amant, et quelques amis écrivains.

Le procès occupe tout le premier acte, entrecoupé de retours en arrière devant éclairer la vie, les opinions, les actes et les relations des personnages. Oscar Wilde est évidemment l'accusé et, significativement, Constance devient le juge et Lord Alfred, l'avocat, à la fois de la Couronne et de la défense. L'alternance procès/retours en arrière manque cependant de souplesse et lasse bientôt. Les faits pouvant incriminer Wilde sont tenus dans l'incertitude tandis qu'on insiste sur ceux qui peuvent l'innocenter. L'auteur laisse même supposer que certains chefs d'accusation auraient été commis par Lord Alfred et non par Wilde.

Le deuxième acte est formellement beaucoup mieux réussi, plus dynamique. De sa prison, Oscar Wilde imagine la longue lettre (un extrait de *De Profundis*) qu'il enverra à Lord Alfred, surnommé Bosie. Constance survient. Réduit à la misère, il lui demande l'aumône. Elle accepte à condition qu'il continue à écrire et qu'il ne revoie plus Lord Alfred. Sorti de prison, Wilde renoue malgré tout avec Alfred qui l'empêche d'écrire par son inconstance, ses caprices et son égoïsme. Leur rupture laisse Wilde défait. On passe d'un espace-temps et d'un espace-lieu à un autre, presque par magie (la magie propre au théâtre), grâce aux indications de temps et de lieu.



PHOTO CHANTAL KEYSER
Léon-Gérald Ferland

«DEPUIS 30 SEMAINES SUR LA LISTE DES BEST-SELLERS»

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies	
1	Le Boucher
2	L'Épopée du buveur d'eau
3	Replay
4	de Gandolfo
5	Renards
6	

Alina Reyes
Jacques Bortin
John Irving
Ken Grimwood
R. Ludlum
F. Dorin
S. Beauman
Turrow

Alina Reyes
Le Boucher
roman / Seuil

Philosopher au Québec

FIGURES DE LA PHILOSOPHIE QUÉBÉCOISE APRÈS LES TROUBLES DE 1837
Montréal, UQAM, département de philosophie
Vol. II sous la responsabilité d'André Vidricaire, 1988
vol. III par Harel Malouin et autres, 1988

CARREFOUR
revue de réflexion interdisciplinaire
Société de philosophie de l'Outaouais
Ottawa, 1988, 177 pages

YVAN LAMONDE

L'ÉTONNEMENT, attitude philosophique, pourra être la réaction du lecteur face à ce titre : figures, philosophie québécoise, après les troubles de 1837, comme s'il y avait eu alors un degré zéro de la philosophie au Québec. On sera étonné aussi du parti pris de sortir de « l'approche institutionnelle » de l'histoire de la philosophie au Québec — celle de la philosophie dans les collèges — au profit d'une approche... innommable qui graviterait autour de l'idée que, si les clercs ont « philosophé », les laïcs aussi. Le problème est de nommer ce que veut dire : philosophe, texte philosophique, référence philosophique ou réflexions théoriques; une question est de savoir pourquoi, moi, je ne crois pas lire ou étudier un philosophe en lisant Louis-Antoine Dessaulles. Pourquoi ne pas consentir à une « simple » histoire des idées, à la contingence ?

His dictis, les philosophes creusent la contingence, dépouillant archives, presse et brochures pour donner texte et vie à des figures : L.-A. Dessaulles, Médéric Lanctôt, Napoléon Aubin, l'abbé Benjamin Paquet, les supliciens Granet, Giband, Colin, Desmazures. Ces travaux de dépouillement, et d'analyse dans quelques cas, finiront sans doute par être une contribution significative à l'étude de la prose d'idées et de l'essai québécois au XIXe siècle et à la connaissance de la dimension philosophique de certains débats sur le progrès ou sur les rapports « nécessaires » entre foi et raison.

Carrefour publie les échanges d'une table ronde sur François Hertel réunissant Gilles Thérien, Guy-

laine Massoutre et Robert Major autour de la question : « Peut-on relire Hertel ? » Propos décapants qui soulignent l'intérêt des premiers écrits, « l'influence » de l'individu plus que du professeur et l'orientation d'une oeuvre, après le départ pour la France, qui « semble se dissoudre dans une fantaisie facile, au niveau du style, et dans un syncrétisme papillonnant, au niveau de la pensée, qui sont assez déroutants, désolants aussi ».

LA NOUVELLE HISTOIRE
sous la direction de Jacques LeGoff
Paris, éditions Complexe
1988, 334 pages

REPRISE en format de poche de l'Encyclopédie de 1978, à l'exclusion de 114 articles plus courts. J. LeGoff a rédigé une nouvelle préface et préparé une mise à jour bibliographique. Sur les mentalités, les structures, les marginaux, l'imaginaire.

La bonne littérature chez vlb

COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER
de Dany Laferrière
La nouvelle édition de ce roman qui a fait de Dany Laferrière un des écrivains marquants de sa génération. De l'intelligence, de l'humour, de l'érotisme: un regard neuf et différent sur Montréal. «Un petit roman tout à fait remarquable, écrit dans une langue allègre et nerveuse.»
Gilles Marcotte, *L'Actualité*

LA RUPTURE DES EAUX
de Maryse Pelletier
Une pièce qui remet en question l'approche médicale traditionnelle, à l'heure où le spectre de la dénatalité sert de cataplasme aux vrais problèmes de notre société. «La rupture des eaux raconte, pour l'essentiel, à l'aide de personnages remuants, une histoire vive et perspicace...»
Alain Pontaut, *Le Devoir*

LA FEMME D'INTÉRIEUR
suivi de
UNE FEMME À LA FENÊTRE
de Robert Claing
Ces deux pièces sont aux antipodes du théâtre traditionnel. Loin des grands drames et des tragédies habituelles, elles racontent, avec une même économie de langage, la folie ordinaire et les banalités de la vie quotidienne.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Éditions Robert Laffont

Félicitations à Jacques Folch-Ribas!

La maison Laffont est fière de ses auteurs québécois!

Prix du Gouverneur général du Canada

Jacques Folch-Ribas
Le silence
le parfait bonheur

Le silence ou le parfait bonheur par Jacques Folch-Ribas

L le plaisir des
Livres

Le camarade Trotski à l'heure de la glasnost

TROTSKI
Pierre Broué
Paris, librairie Arthème Fayard
1988, 1,105 pages

TROTSKI — MEXICO 1937-1940
Alain Dugrand
Paris, Payot
coll. « Documents Payot »
1988, 202 pages

JEAN-PHILIPPE TASTET

EN CES TEMPS de réflexion sur la nouvelle URSS, deux ouvrages parus tout récemment à l'Ouest retiendront l'attention de qui veut suivre les subtiles évolutions de la société soviétique. La librairie Arthème Fayard publie *Trotski*, une bibliographie monumentale de Lev Davidovitch Bronstein, alias Trotski, né en 1879 à Yanovka dans l'Ukraine des Tsars et mort le 21 août 1940 à Coyoacan au Mexique. Quant aux éditions Payot, elles proposent, dans leur collection « Documents Payot », un ouvrage plus modeste intitulé *Trotski — Mexico 1937-1940*, qui porte sur les trois dernières années de la vie de ce même personnage.

Le premier de ces deux ouvrages en est un de référence, utile à tous ceux et celles qui recherchent la vérité au-delà des thèses officielles ou des impressions historiques. On doit ses 1,105 pages à Pierre Broué, professeur à l'Institut d'études politiques de l'Université des sciences sociales de Grenoble. Broué, l'historien, est connu pour une vingtaine d'ouvrages qu'il a publiés mais aussi pour sa participation active à l'édition française des oeuvres de Trotski qu'il dirige à titre de président et directeur scientifique de l'Institut Léon Trotski. S'il est une personne en Occident qui pouvait écrire un ouvrage d'une telle profondeur et d'une qualité aussi irréprochable, c'est bien lui.

Bien sûr, les 947 pages de texte — ainsi que les 158 pages qui suivent et où l'on retrouve chronologie, bibliographie, notes, cartes et index sans lesquels ce livre serait réservé à quelques érudits — ne se laissent pas lire facilement. Mais c'est un livre qu'on lit tout de même avec un grand plaisir, qu'on commence un peu par curiosité puis dans lequel on se plonge tout entier et que l'on dévore fiévreusement après quelques chapitres. Une fois accepté le principe d'un certain parti pris, inhérent à toute biographie, cet ouvrage constitue un très intéressant témoignage

d'une vie hors du commun. Il retrace aussi, à travers les luttes qui firent la vie de cet homme, l'évolution pénible des sociétés européennes du début du 20^e siècle. De près ou de loin, Trotski fut mêlé à nombre de ces bouleversements sociaux, lorsqu'il ne les provoqua pas lui-même.

Bien qu'oeuvre d'érudit, ce *Trotski* évite les lourdeurs qui souvent barrent la route du lecteur néophyte. À 63 ans, Broué publie ici un véritable chef-d'oeuvre, couronnement d'une vie de travail consacrée au grand révolutionnaire. On retrouve dans cet ouvrage tous les détails de la vie du grand homme, des premières armes politiques qu'il fit lors de la mise sur pied de l'Union des travailleurs de la Russie du Sud en 1897 jusqu'au coup de piolet qui mit fin à ses jours, en passant par les nombreuses arrestations dont il fut victime tout au long de sa vie (on y apprend qu'en 1917, Trotski fut interné pendant un mois au Canada par les Britanniques) et les brillantes interventions qu'il fit alors qu'il était au pouvoir en Union soviétique ou, plus tard, depuis ses exils sans fin.

L'ouvrage de Broué ne convaincra personne à la cause de Trotski, mais il a au moins le mérite d'exposer clairement des faits historiques oubliés, trop souvent noyés sous des demi-vérités ou carrément passés

sous silence. Par la puissance de sa réflexion politique sur son temps et la clairvoyance dont il fit preuve dans la plupart de ses interventions, Trotski se classe de facto parmi les êtres exceptionnels qui ressortent du groupe déjà restreint des grands de ce monde.

Pour qui ne saurait goûter au charme envoi de la lecture de ces ouvrages dépassant les mille pages de fins caractères, les « Documents Payot » proposent *Trotski — Mexico 1937-1940*, un ouvrage sur les trois dernières années de Trotski, où l'on revoit très succinctement la vie tumultueuse du grand personnage. Pierre Broué en a écrit la postface, la chronologie et la bibliographie. On y retrouve, à la suite du texte d'Alain Dugrand, le très beau portrait écrit par l'Américain James Thomas Farrell (1904-1979) au lendemain de l'assassinat de Trotski.

Plus modeste dans ses visées, ce petit ouvrage traite seulement du séjour mexicain de Trotski. Dugrand nous parle de la vie quotidienne de Lev Davidovitch. Il nous parle de l'action politique qu'il poursuivait avec toujours autant d'intensité, de son amitié avec Breton, de l'amour qui le lia jusqu'à son dernier souffle à Natalia, des rafales de mitrailleuses Thompson qui le manquèrent et enfin du coup de piolet de Ramon Mercader. Ce dernier, près de 20 ans après, à sa libération, devait recevoir l'Ordre de Lénine à Moscou... Généreusement illustré, sorte d'album de famille, ce livre nous brosse un portrait intime et humain de celui que Bernard Pivot, dans sa *Bibliothèque idéale*, qualifie de « plus intellectuel des bolcheviks ».

Jean-Philippe Tastet est journaliste pigiste.



Lev Davidovitch Bronstein, dit Léon Trotski.

Entre la mémoire et l'oubli

MEMOIRES POUR PAUL DE MAN
Jacques Derrida
Paris, Galilée
1988, 232 pages

USAGES DE L'OUBLI
colloque de Royaumont
Paris, Seuil, 1988, 89 pages

LE GENRE HUMAIN
Politiques de l'oubli
automne 1988

HEINZ WEINMANN

VOUS AVEZ un ami qui meurt prématurément. Cette mort vous blesse mortellement, vous êtes en deuil. Son corps disparu, l'esprit du mort viendra hanter votre mémoire, seule instance humaine susceptible de faire survivre dorénavant ce « revenant ».

Jacques Derrida a traversé cette épreuve humaine, hélas trop humaine avec la disparition, en 1983, de son ami, Paul de Man, éminent professeur de littérature comparée à Yale. Un an après, il tient à cette même université une série de trois conférences consacrées justement à la « mémoire », intitulées « *In memoriam* : de l'âme ». Profondément endeuillé, Derrida s'attache à cerner le mode d'être dans la mémoire de cet autre disparu à tout jamais. Dans la mémoire, plutôt dans les mémoires, puisqu'elles sont chatoyantes, plurielles, labyrinthiques.

Derrida cherche et trouve le fil d'Ariane dans ce labyrinthe de la mémoire en étant sensible tout d'abord, comme toujours, aux moindres subtilités sémantiques des mots français, anglais, allemands pour « mémoire ». Bien sûr, il tire profit au maximum de l'ambiguïté très riche de la « mémoire » française (et donc québécoise) qui change de signification en changeant de genre (La mémoire, le mémoire) et en passant du singulier au pluriel (les mémoires).

Mais, à travers ce labyrinthe des mots, il s'agit de retrouver la mémoire de Paul de Man, de son oeuvre (hélas inconnue dans la francophonie puisque non encore traduite), plus précisément des idées, des concepts qui l'ont marquée; l'allégorie, l'ironie, le statut des « actes de langage » (Austin) en littérature telle la « promesse », tel le « contrat », enfin la « déconstruction » dont il fut l'initiateur aux États-Unis.

Jusqu'ici, ces conférences ne se destinent qu'à des spécialistes, qu'à des universitaires nord-américains, anglo-saxons. Mais voilà qu'arrive l'incident qui change tout, l'événement encore plus bouleversant que cette mort qui, après tout, est « naturelle ». Fin 1987, au moment même où « l'affaire Heidegger », fomentée par le livre de Farias, battait son plein, il est question qu'un jeune chercheur belge avait mis la main sur 92 articles que Paul de Man avait publiés entre 1941-1942 dans *Le Soir*, journal belge qui collaborait avec l'occupant allemand.

Même si de Man recensait des oeuvres littéraires, dans un de ses articles, il dérapait, pis, il déraillait

complètement pour tomber dans l'antisémitisme le plus virulent, envisageant même, avant que ne soit connue la « solution finale », une « colonie », vaste ghetto où seraient parqués tous ces juifs de « moindre valeur ».

Alors, comment réagira l'ami Derrida, juif lui-même, qui, trois ans avant, avait édifié le « tombeau » de Paul de Man, ciselé amicalement son épitaphe ? S'ajoute à la blessure infligée par ces paroles cette question obsédante à qui personne ne saura plus répondre : comment cet ami pouvait-il lui cacher sa vie antérieure ? Pour venger ce dénie d'amitié, allait-il laisser tomber ce mort encombrant, pis, hurler avec les loups ? Car le grand halali sur Paul de Man, « distingué professeur de Yale, ancien collabo », avait commencé dans la grande presse européenne et nord-américaine. Ou bien allait-il faire l'apologie de Paul de Man », comme jadis Platon a fait celle de son maître Socrate contre ses détracteurs ?

Si jamais la philosophie devait avoir un « effet » (la collection que dirige Derrida chez Galilée et dont fait partie cet essai s'intitule justement « La philosophie en effet »), c'est bien maintenant, dans cette situation humainement difficile. Le premier choc passé, Derrida non seulement fait face à ces écrits de Paul de Man, mais les interprète avec une probité, avec une honnêteté qui forcent le respect. D'avance, il donne un « protocole de lecture », véritable « déontologie de l'interprétation », pour savoir comment raconter ces oeuvres de jeunesse écrites sous l'occupation aux « grandes oeuvres » liées dans un espace de liberté. Texte important qui marque une étape décisive dans l'évolution du philosophe français.

Usages de l'oubli rend compte du colloque de Royaumont de 1987 consacré à l'oubli, fondateur des sociétés humaines au même titre que la mémoire. Parmi les cinq communications tout à fait disparates, seule celle de Nicole Loraux, historienne, spécialiste de la Grèce antique, peut prétendre avoir mis à jour un de ces fondements sociaux institués par l'oubli. Car elle fait la généalogie du mot et de la chose — amnistie — « cet « oubli » politique — dans la cité grecque.

C'est elle aussi qui dirige et présente le dernier numéro, beaucoup plus étoffé du *Genre humain*, intitulé « Politiques de l'oubli ». Parmi des contributions d'un haut niveau, je retiendrai celle de Paul Zumthor qui montre bien combien l'oubli peut être créateur dans l'élaboration des traditions orales et, globalement, de la culture. Enfin, J.-M. Lévy-Leblond évoque, éclairé par *La Préface de Cromwell* de Victor Hugo, toujours aussi actuelle, « le savoir sans mémoire » de la science.

Trois écrits à méditer au Québec, puisqu'il a pour devise « Je me souviens » !

Agrégé en philosophie et en lettres, Heinz Weinmann enseigne la littérature au cégep de Rosemont.



Le président François Mitterrand

Soleil

SUR LA FOI DU PATRIARCHE
Anton Ponce de Léon Paiva
Verdun, Louise Courteau éditrice
1988, 112 pages

BENOÎT LACROIX

IL EST heureux que, jusque dans les laboratoires de l'édition savante, des chercheurs dispersés à travers le monde soient en train de ressusciter, sinon de rappeler les textes apocryphes, les inédits, les documents oubliés ou travestis qui révèlent l'arrière-scène de la pensée officielle.

C'est ainsi qu'un exposé narratif des enseignements ésotériques d'un vieux maître quechua de la tradition solaire inca ne peut être que bienvenu en histoire culturelle des religions. Surtout lorsque ces enseignements nous renvoient aux cultes cosmiques et à la nécessité de connaître l'univers pour être vraiment religieux. Les questions que posent les textes du présent ouvrage sont passionnantes — l'importance du visuel dans la découverte du sacré, les requêtes de la transcendance et les premières attitudes de l'humanité face à la nature.

Il est à remarquer que l'auteur de ce livre, fortement oral dans son suivi linéaire, est un Péruvien qui a mis sur pied un centre dans le but d'aider les enfants et les vieillards désertés. Nous voilà avec le vécu d'un ésotériste altruiste qui, loin de se borner aux techniques du mental et de l'éveil spirituel, témoigne lui-même d'une recherche partagée du salut.

La vie en rose

LETTRÉ OUVERTE À LA GÉNÉRATION MITTERRAND QUI MARCHE À CÔTÉ DE SES POMPES
Thierry Pfister
Paris, Albin Michel
coll. « Lettre ouverte »
1988, 200 pages

PHILIPPE WILMART

« LORSQUE "lonton" devint "Dieu", apparut simultanément la "génération Mitterrand". L'Immaculée Conception avait encore frappé... D'emblée, le ton est donné. Dès les premières lignes, on pressent que Thierry Pfister va profiter de sa lettre ouverte pour remettre en pendules socialistes à l'heure et quelques personnalités bien en vue à leur place.

Enfant de la gauche, cet homme possède ses convictions et il n'apprécie guère de voir ses petits camarades renier les leurs au seul motif qu'ils sont aujourd'hui les princes qui gouvernent la France.

Alors, rompant avec ce consensus qui semble être devenu le mot d'ordre de la classe politique française, il choisit de monter en première ligne et de dénoncer tous azimuts les abus qu'il constate et réproche. Non sans avoir au préalable enfilé son gilet pare-balles... Il faut dire que ses coups de plume n'épargnent personne. De Michel Rocard à Jean-Pierre Chevènement en passant par S.O.S. Racisme et Médecins du monde, c'est toute la nouvelle gauche socialiste qu'il passe à la moulinette. Ses armes : un cynisme frôlant la dérision, des mots qui sentent le soufre, une syntaxe meutrière, des métaphores dévastatrices...

C'est que la comédie à laquelle il assiste, impuissant, l'inquiète au plus haut degré. Quand l'allégeance au président en arrive à primer l'adhésion aux institutions démocratiques, c'est la République qui se trouve mise en danger, clame-t-il. Or tout se passe dans l'hexagone comme si on était revenu à l'ère du despotisme et du pouvoir d'un seul homme. La suprématie présidentielle était excessive quand d'autres l'exerçaient; elle est désormais présentée comme une garantie pour la démocratie. La démagogie se trouve soudain élevée au rang de vertu dès lors qu'elle a

pour fonction de s'attirer les grâces présidentielles. Bref, la République chancelle et la France dérive...

De « recentrage » en « politique du changement », le discours politique de la nouvelle gauche socialiste sonne creux et ne parvient plus à masquer le manque d'idéologie, affirme Pfister. Adieu les pompeuses déclarations de principe, le seul principe qui vaille est devenu : « J'y suis, j'y reste ». Et voilà les Jospin, Rocard, Fabius transformés en radis politiques roses à l'extérieur, blancs à l'intérieur. Sans programme précis, leur seul engagement consiste à tenter de se maintenir au pouvoir. Tel est bien le dilemme auquel se trouve toujours confrontée la gauche en France lorsqu'elle arrive au pouvoir : demeurer à gauche et perdre le pouvoir ou demeurer au pouvoir mais virer à droite. L'option actuelle ne laisse guère de doutes, nous dit Pfister. Incapables d'inverser le cours des événements, les socialistes se voient contraints d'accompagner le glissement à droite de la société française. En le freinant, certes, mais en justifiant aussi du même coup des références culturelles qui ne sont pas celles de la gauche. Comment s'étonner, dans ces conditions, que de nombreux acteurs de la scène politique en viennent à perdre leur âme et à se retrouver hors d'état d'assumer un passé récent. Veut-on leur rappeler certains discours qu'ils ont tenus en des temps peu éloignés ? Les voilà soudain frappés d'amnésie collective et de mutisme congénital. Ces socialistes français qui se permettaient dans les années 70 de dénoncer les compromissions sociales démocrates de Willy Brandt ou d'Olof Palme, les voilà désormais positionnés à l'extrême droite de l'internationale socialiste.

Leurs convictions ont cédé devant les palais ministériels. Alors, pour sauver les apparences, déclare l'auteur, on les voit, la rose à la main, forcés de recourir à des subterfuges censés tout justifier, tout absoudre. Et le petit livre rose en profite pour s'enrichir d'une nouvelle expression : « l'ouverture au centre ». Pour compléter la démarche, le gouvernement socialiste a voulu faire appel aux interprètes médiatiques. C'est ainsi qu'à côté de la traditionnelle société politique, on a soudain assisté à l'émergence d'une « société civile » et à l'entrée au gouvernement de

personnages médiatiques bien connus comme l'Académicien et historien Alain Decaux, le président de Médecins du monde, Bernard Kouchner, ou encore le cancérologue Léon Schwartzberg. Mais là où le bât blesse, affirme Pfister, c'est que la société civile ne se trouve ainsi mise en exergue que pour servir de référence et de faire-valoir aux intérêts tactiques de l'équipe ministérielle en place. Viendrait-il à l'idée d'un de ces « communicateurs » de s'attribuer une sphère de décision propre et d'oser l'audace d'une quelconque initiative personnelle qu'aussitôt il se retrouverait renvoyé à ses chères études médiatiques. Kouchner l'a bien compris. Le professeur Schwartzberg apparemment pas, lui qui s'est vu passer à la trappe en un temps record lorsqu'on en était encore à la première équipe Rocard. En fait, de génération Mitterrand, Thierry Pfister en distingue trois, suivant leur classe d'âge et il les interpelle l'une après l'autre. Des *bas-keks* aux charentaises en passant par les moccassins, il les secoue et leur dit : De grâce, mettez fin à cette mascarade, refusez de vous reconnaître dans ces miroirs déformants que sont devenus vos représentants à l'Assemblée nationale. Certes, il les félicite d'avoir reconduit « pépé » à l'Élysée pour un nouveau septennat car, dit-il, il en va de la gauche comme de la démocratie : c'est la pire des choses à l'exclusion de toutes les autres. Mais il les conjure de ne pas laisser faire n'importe quoi à n'importe quel prix au nom de n'importe quel prétendu principe.

Si vous vous intéressez à la politique française, voilà en tout cas un livre qui, soyez-en sûr, va vous passionner. Aussitôt classée dans les meilleures ventes de livres lors de sa parution en France, cette lettre ouverte n'a certainement pas dû faire que des heureux au sein de la gauche tricolore. Habités qu'ils sont à leurs phrases sibyllines et à leurs discours byzantins, les hommes de la classe politique n'ont dû apprécier que très modérément de se voir ainsi mis à nu. Il en va des politiciens comme des prestidigitateurs : une fois leur méthode décomposée et révélée au public, leur numéro n'intéresse plus personne. Pour un prestidigitateur, c'est grave. Pour un politicien, c'est tragique.

HEC

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
Affiliée à l'Université de Montréal

L'art de la gestion

Pour gérer avec brio, place au programme d'études spécialisées en gestion d'organismes culturels. Ce programme de 2^e cycle, de courte durée, est offert à temps plein ou à temps partiel.

Diplôme d'études spécialisées en gestion d'organismes culturels
30 crédits

Conditions d'admission
Diplôme de 1^{er} cycle universitaire, de préférence dans le domaine artistique, avec une moyenne d'au moins 70% ou l'équivalent ou diplôme de l'École nationale de théâtre. De plus, le candidat doit posséder une expérience de travail pertinente d'au moins deux ans.

Trimestre d'automne 1989
Date limite d'admission

1 avril 1989

Renseignements et formulaires:
Bureau du registraire
Ecole des Hautes Etudes Commerciales
5255, avenue Decelles, Montréal, Québec H3T 1V6
(514) 340-6151

L'esprit d'entreprise

LIVRES-CASSETTES

LA MORT À VENISE

de Thomas Mann
lu par Georges Béjean — éditions La Voix de son Livre

HISTOIRE D'ENFANT

de Peter Handke
raconté par Jeanne Moreau — éditions Ducaté

MUSCLEZ VOTRE MÉMOIRE

(exercices)
par François J. Paul Cavallier — éditions Didaklé

LE TAROT

de François Guerdon — éditions Le Livre qui Parle

BEAUDELAIRE

LES PARADIS ARTIFICIELS
par 5 lecteurs — éditions Livraphone

J'ÉCOUTE LES OISEAUX

DANS LES FORÊTS ET LES BOIS
de Jean C. Roche — éditions Sitelle

En vente chez votre libraire
Comptoir de diffusion du livre 683-4102

Le plaisir des Livres

Petit et grand, le monde kafkaïen revisité

FRANZ KAFKA
Claude David
Paris, Fayard, 1988, 340 pages



Lisette
MORIN

la feuilleton

QU'APPORTERA cette nouvelle biographie de Kafka au lecteur qui a déjà lu celle de Max Brod (« Idées », Gallimard, 1945) qu'on jugea définitive et qui reste incontournable, ou celle, plus controversée, de Klaus Wagenbach (« Écrivains de tous jours », Le Seuil, 1983) ? Sans aucun doute fort peu d'inédit, de faits nouveaux, mais ce que l'éditeur qualifie avec raison de meilleure vue d'ensemble de l'homme et de son œuvre.

Claude David, qui édita et livra une « interprétation détaillée » de tous les textes de Kafka — cf. les quatre volumes de La Pléiade — estime aujourd'hui qu'au bout du compte il existe trop d'interprétations et surabondance d'études sur l'auteur du Procès et fort peu d'ana-

lyse objective de l'écrivain de religion juive, né à Prague le 3 juillet 1883 et mort au sanatorium de Kierling, près de Vienne, le 3 juin 1924. La vie de Franz Kafka qu'il nous offre cette année prétend donc combler cette lacune tout en réinsérant objectivement dans son époque un auteur que Roger Nimier considérait « comme Proust, Joyce ou Céline, une des clés de la littérature du XXe siècle ».

Il faut dire que le purgatoire, où l'on enfonce si souvent après leur mort des écrivains illustres pendant leur vie, n'a pas « hébergé » si peu que ce fut l'auteur, entre autres, du Château, de La Métamorphose et des Lettres à Milena. De Jean-Louis Barraud jusqu'à, tout récemment Roman Polanski, en passant par Antoine Bourseiller, pour ne citer que les metteurs en scène français, on a monté, avec grand succès, les meilleurs textes de Kafka, du Procès au Verdict, sans oublier L'Amérique.

Mais ce qui paraît avoir plus ou moins occulté, depuis une dizaine d'années, la gloire posthume de Kafka, c'est l'importance, que d'au-

cuns jugent démesurée, que des ouvrages de témoignages ont accordée à Milena Jesenská, la destinataire des belles Lettres à Milena, les plus émouvantes sans doute de toute la littérature épistolaire de notre siècle.

Il y eut d'abord le beau livre que Margarete Buber-Neumann, sa compagne de captivité, lui consacra en 1977, traduit en 1986 par Alain Brossat; ensuite, Vie de Milena : de Prague à Vienne, rédigée par sa propre fille, Jana Cerna; et, sous le titre de Vivre, le très intéressant recueil de textes de la journaliste que fut Milena Jesenská, et de la militante courageuse, résumés et présentés par Dorothea Rein.

Bref, on ne peut plus rien ignorer de la vie et de la mort tragique de Ravensbrück, de l'amante de Kafka. D'où l'étonnement de constater, lisant la biographie de Claude David, le court chapitre, presque désobligeant, qu'il consacre à cette jeune femme qui compta énormément dans la vie de celui qui en fit la muse de ses lettres d'amour. Le biographe consacre infiniment plus de soin, et de pages, à décrire les longues et dif-

ficiles fiançailles avec Felice Bauer, et, au dernier chapitre, et de son livre et de la vie de Kafka, à sa dernière et dévouée compagne, Dora Diamant.

Ce serait injuste, cependant, de limiter l'ouvrage de ce biographe, extrêmement bien documenté, et, dans l'ensemble, objectif, aux relations que le pauvre Franz, éternel amoureux transi, entretenait si difficilement avec les femmes. L'état presque constamment malade du personnage, mais en même temps sa production littéraire étonnamment diverse et fascinante, si l'on tient compte de ses « traversées du désert », des longues périodes de sécheresse, sont fort bien analysés, de même que ses démêlés avec sa famille, en commençant bien sûr par ce qu'il faut bien considérer comme un rapport presque haineux avec le père.

Lire la vie d'un très grand écrivain, c'est le plus souvent s'obliger à revenir aux œuvres. Ainsi, pour ce qui est de Kafka, c'est retrouver dans Préparatifs de nocce à la campagne, l'illustissime Lettre au père, insérée par Max Brod lui-même

parmi les textes de ce gros recueil posthume. Une lettre rédigée en novembre 1919 et qui ne parvint jamais à son destinataire. Un texte indispensable à la compréhension des malheurs du fils, et qui commence par cet aveu d'impuissance infiniment triste : « Tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires... » Et suivent les quarante pages d'explications où la névrose de Franz Kafka apparaît aussi clairement que l'incompréhension paternelle.

Un souvenir de lecture, en apparence fort éloigné de l'œuvre de Kafka, me revient. Dans Quelque chose, là-bas, recueil de nouvelles de Nadine Gordimer, romancière d'origine sud-africaine, l'auteur imagine la réponse du père à une lettre qui ne lui est jamais parvenue. Brillant exercice littéraire, sans doute, mais



Franz Kafka

en même temps une preuve de plus qu'on n'en a jamais fini, en cette fin de siècle, avec Franz Kafka, qu'il sous-tend et sous-tendra longtemps encore les angoisses de ceux qui consacrent leur vie à l'écriture. D'où, et plus particulièrement pour les « nouveaux » lecteurs de Franz Kafka, l'importance de cette biographie très complète de Claude David.

Quelques bonheurs selon Borges

LES CONJURÉS

précédé de LE CHIFFRE
poèmes de Jorge Luis Borges
Paris, Gallimard/NRF, 1988, 141 pages

ATLAS

photos-souvenirs et commentaires
de voyages de Borges
Paris, Gallimard/NRF, 1988, 92 pages

BRIGITTE MORISSETTE

Il Y AURA trois ans en juin que les admirateurs de Jorge Luis Borges se rendent fleurir sa tombe, à Genève. Mort, dit-elle ? Mais voyons, un poète ne meurt pas. Surtout pas un poète qui fut durant des décennies le phare littéraire de tout un continent. Son Amérique. Nuestrá America. Quelques années avant sa mort, Borges disait dans une interview au Magazine littéraire : « Je crois que j'ai trop écrit. Mais si écrire beaucoup est une condition nécessaire pour laisser finalement quelques lignes décisives, je ne m'en repens pas. L'œuvre d'un auteur est une suite de brouillons pour arriver à quelques pages définitives ».

Jorge Luis Borges se confessait aussi parfois, comme dans Le Remords, d'avoir commis « le plus grand péché que l'on puisse commettre : le péché de n'avoir pas été heureux ». Depuis plusieurs années déjà, son regard perdu cherchait en vain

la lumière. Ce qui ne l'empêchait pas, à 80 ans passés, d'apparaître tantôt à Mexico, tantôt à Rome, Milan, Venise, Genève ou Paris. Né au carrefour de tant de religions, de langues et d'idées, il ne faisait lui-même religion d'aucune. Ayant été élevé dans la discorde (comme il racontait lui-même) d'un père libre-penseur, d'une mère catholique plutôt tiède comme tous les Argentins, d'une grand-mère anglaise, avec des ancêtres quakers, il avait l'âme ouverte sur le monde.

Sous les terribles dictatures des années 70 qui assombrirent le ciel latino-américain, on lui en voulut de ne pas se joindre au concert de la gauche. Sans pourtant lui refuser estime et affection. Il est vrai que son long combat contre Peron lui avait plus d'une fois attiré les foudres du dictateur. Et puis, n'avait-il pas eu, dès 1946, cette condamnation implacable pour les dictatures et ceux qui pourraient être tentés de les appeler de leurs vœux, comme ce fut le cas en Argentine en 1974-75 : « Les dictatures fomentent l'oppression, les dictatures fomentent la servilité, les dictatures fomentent la cruauté; encore plus abominable est le fait qu'elles fomentent la stupidité ».

Ennemi du péronisme, Borges l'était tout autant de la poésie enga-

gée, et lorsque l'occasion lui en était fournie, il ne manquait jamais de régler ses comptes avec un style poétique qu'il détestait. Sa haute taille, ses belles manières étaient celles d'un diplomate plus que d'un poète. Et pourtant, Borges aimait à provoquer, sinon à scandaliser.

Dans Les Conjurés, son dernier recueil de poèmes publié en Argentine en 1981, puis traduit chez Gallimard en 1988, Borges écrit ce court poème en forme d'autobiographie :

Avoir vu grandir Buenos Aires, grandir et décliner.
Se souvenir d'une cour en terre battue, et d'une treille, du vestibule et de la citerne.
Avoir hérité de la langue anglaise, avoir questionné le saxon / Professer l'amour de l'allemand et la nostalgie du latin.
Avoir causé à Palerme avec un vieil assassin.
Rendre grâce au jasmin, au jeu d'échecs, aux tigres et à l'hexamètre.
Avoir refusé ce qui suborne.
Être citoyen de Genève, de Montevideo, d'Austin et (comme nous tous) de Rome.
Être fervent de Conrad.
Être ce que nul ne peut définir : argentin.
Être aveugle.
Rien, là, que de

très ordinaire, et le tout me vaut une renommée que je ne parviens pas à comprendre.

Il n'empêche. Écrire un poème, c'est pratiquer une sorte de magie, même si Borges qualifie cette magie de mineure. Et, comme il l'écrivit encore : « L'instrument de cette magie, le langage, est passablement mystérieux. Nous ne savons rien de son origine. » Voilà quelque peu éclairci le mystère Borges lui-même. Le mystère d'un poète capable d'écrire, à 85 ans, redressant le tir de certain regret lui ayant échappé dix ans plus tôt : « J'ai remarqué, au cours des ans, que la beauté, tout comme le bonheur, est chose fréquente. Pas un jour ne s'écoule sans que nous ne vivions, un instant, au paradis. La beauté n'est pas l'apanage de quelques noms illustres ».

Dans ses derniers poèmes, la vieille main n'a pas tracé que l'espoir. Elle nous laisse ces quelques haïku qui vont si bien à Jorge Luis Borges :

L'immense nuit / maintenant / est un seul parfum.
Et celui-ci encore :
Sous la lune / cette ombre qui s'allonge / unique.

Une gare masquée par Hitchcock

LES FANTÔMES DE GRAND CENTRAL
Françoise Ducout
Paris, Pierre Horay
1988, 115 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

JAMAIS un aéroport ne pourra provoquer chez le voyageur le sentiment d'attachement produit par certaines gares. Aucun aéroport ne parviendra à avoir le charme de certaines gares, posséder la même dimension mythique et fantasmagorique. C'est à celle de Grand Central, la gare de New York, sur la 42e Rue, que s'est attachée Françoise Ducout. C'est de là, grâce aux chemins de fer, que le territoire américain s'est peu à peu étendu. La conquête de l'Ouest commence à Grand Central.

À partir de ce point de départ, il y a, bien sûr, matière à développer. La gare, cependant, ne se présente pas ici comme un microcosme, un micro-noyau urbain. À la vie grouillante de la gare, et tonc de la ville, Françoise Ducout préfère se pencher, de manière plutôt laborieuse, sur quelques archétypes ur-

bains, new-yorkais, sans toujours échapper aux clichés.

Les choses se compliquent lorsque, finalement, le lecteur se rend compte que la gare n'est finalement qu'une métaphore filée pour parler de... l'œuvre d'Alfred Hitchcock. Le tram comme métaphore de la liberté, de la fuite et de la poursuite, sert de support à une série de réflexions plutôt décousues sur Alfred Hitchcock, l'homme et l'œuvre — et surtout, malheureusement, l'homme à travers l'œuvre. L'analyse filmique d'un psychologisme primaire et une psychanalyse d'une rare indigence renvoie constamment à une mystification béate : « Il me semble toujours impossible que ces êtres aient eu des géniteurs. Ils ne peuvent que s'auto-engendrer dans leur splendeur ou leur ignominie ».

La collection « Littérature buissonnière », chez Pierre Horay, cherche à publier de courts essais libres, « textes dans les marges des grandes œuvres, des voix magistrales ». Cela ne veut pas dire faire n'importe quoi, n'importe comment. Françoise Ducout aura confondu...

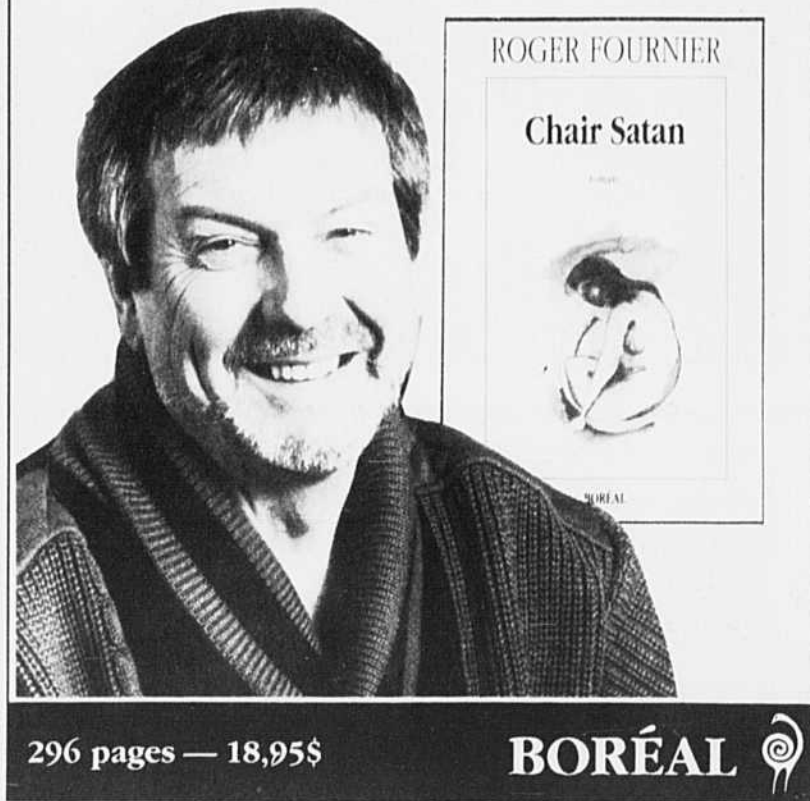
ROGER FOURNIER

Chair Satan

roman

Sonia s'éveille au sens des mots en même temps que ses sens s'ouvrent aux effluves sexuels qui remplissent la maison familiale.

Récit envoûtant d'une initiation sensuelle et d'une maturation, *Chair Satan* est le onzième roman de Roger Fournier, auteur entre autres des best-sellers *Les cornes sacrées* et *Le cercle des arènes*.



296 pages — 18,95\$

BORÉAL

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 11 mars de 14h à 16h

RENÉE MAHEU

PIERRETTE ALARIE
LÉOPOLD SIMONEAU

DEUX VOIX, UN ART
Ligne Expression

Mardi 14 mars de 17h à 19h

JOHN SAUL

PARADIS BLUES
PAYOT

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Eduardo Mendoza

Élu «meilleur livre de l'année 1988» par la rédaction de LIRE

Traduit de l'espagnol par O. Rolin

Editions du Seuil

L'EMPREINTE de Danielle Fournier

Un livre d'émotions, de souffle, qui s'invente à travers la connaissance de l'Autre comme être absent. L'inceste, le désir, l'amour, la sexualité, la mort, autant de sujets que l'auteur aborde dans ce récit où l'écriture se fait redondante, obsessionnelle, puisant à même l'histoire, le souvenir, sa charge émotive empreinte d'amour et de haine.

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



127 pages
12,95\$

L le plaisir des Livres

Inter, Jeu, Liberté, Nuit blanche, Possibles, Québec français, Spirale, Vie des arts

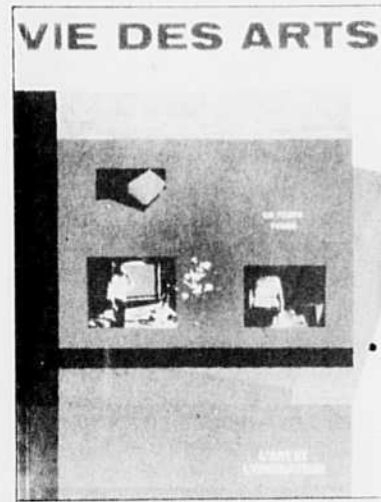
Huit candidats au prix d'excellence des périodiques culturels

FRANCE LAFUSTE

MERCREDI, LE 15 MARS, lors du lancement de la Semaine des revues, l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPQ) décernera ses prix d'excellence.

Voici un rapide portrait de chacune des 8 revues finalistes. Leurs points communs ? Elles sont toutes subventionnées par le Conseil des arts ou par le ministère des Affaires culturelles, souvent les deux. Un même son de cloche ? Oui. Ces subventions n'ont pas augmenté depuis quatre ans et pourtant, elles sont vitales. Sans elles, ces revues devraient fermer boutique.

Vie des Arts



Avec ses 33 ans d'existence, *Vie des Arts* est une des plus anciennes revues culturelles du Québec. Sa vocation, dit son directeur et rédacteur en chef, Jean-Claude Leblond, est de rendre compte de l'ensemble de l'actualité des arts visuels. « Sans orientation esthétique, sans pris parti. Pour grand public. » Il poursuit : « Au début des années 80, la revue avait un langage hermétique. Ça n'a pas duré. Nous sommes revenus à un niveau de langage de vulgarisation tout en restant intelligents. Un compromis entre éditorial et commercial que respectent les 60 collaborateurs, journalistes, historiens de l'art, enseignants, les seuls à ne pas être rémunérés symboliquement. »

Ce retour aux principes des tout débuts a été concluant. Les abon-

nements ont augmenté considérablement depuis fin 1987, (de 1 500 à 3 500, soit 25 % des revenus), les revenus de publicité et les ventes aussi. 7 000 copies sortent des presses quatre fois par an. La clé de cette réussite ? Un nouveau concept graphique, un contenu plus accessible, plus d'annonces et de publicité dite de prestige (\$ 120 000 au total). « La publicité, ajoute M. Leblond, c'est presque notre planche de salut car les gouvernements ont tendance à se désengager. » À l'heure actuelle, *Vie des Arts* dépend de l'État à 50 % : « Notre revue est la plus subventionnée du Canada, mais c'est vrai qu'on fait un gros effort pour s'auto-financer au maximum. » Homme de communication doublé d'un homme d'affaires, M. Leblond résume ainsi son travail d'éditeur : « Je vends un service, tout le monde doit pouvoir trouver son intérêt ».

Liberté



Fondée par Jean-Guy Pilon en 1959, la revue *Liberté* a toujours eu pour ligne éditoriale de publier les écrits d'écrivains québécois et étrangers et d'aborder des thèmes comme la musique, le cinéma ou le Québec post-référendaire. Pour son directeur François Hébert, professeur de littérature québécoise et française à l'Université de Montréal, *Liberté* est une revue d'écrivains, publiée 6 fois par an, totalement hybride où se distinguent la qualité de l'écriture et la personnalité du style. Bref, une re-

vue de création et de critique, un livre chronique qui revient tous les deux mois en 1 500 exemplaires. Ses 3 000 lecteurs savent aussi qu'on n'y passe pas l'encensoir ou la brosse à reluire.

Côté financement, M. Hébert se dit satisfait d'avoir des « mécènes aussi généreux que les gouvernements » et avoue ne pas avoir de réels problèmes financiers. Avec \$ 46 000 de subventions, les deux-tiers de ses revenus, et environ \$ 25 000 de revenus d'abonnements (900 au total), de ventes en kiosque et en librairie, sa revue chemine. « Si l'on pouvait travailler la mise en marché, ce serait encore mieux », ajoute-t-il. À vrai dire la revue est plus un à-côté, un lieu de rencontre et d'échanges. L'idéal serait pour M. Hébert que le Conseil des Arts redistribue l'argent que Alcan par exemple pourrait lui confier. En attendant, il invite les jeunes de 20 à 30 ans à lui envoyer des textes. Des jeunes qui n'auraient pas peur de montrer les dents.

Québec français



Québec français née en 1974 parle 4 fois par an des innovations pédagogiques et de l'actualité littéraire et socio-culturelle; on y trouve des entrevues, des dossiers et des études sur les écrivains québécois et étrangers, des dossiers pédagogiques, des critiques de spectacles ou d'événements culturels. « On cherche aussi à élargir les rapports avec la francophonie », dit son secrétaire de rédaction, Claude Chamberland. Revue trimestrielle, *Québec français* tire à 8 500 exemplaires. Parmi ses 4 500 abonnés, les enseignants viennent en tête. Avec un budget de \$ 150 000, elle semble mieux lotie que les autres. Erreur ! Du Conseil des arts, elle ne reçoit que \$ 2 000. « Un organisme qui se permet en plus d'être dirigiste, ajoute M. Chamberland. » Côté provincial, rien, pas un sou vaillant : « On nous renvoie toujours à notre vocation pédagogique. » Si la revue se maintient, c'est grâce à la publicité. « Mais il suffirait d'un mauvais numéro pour nous mettre à terre. » Des craintes pour l'avenir ? Oui, bien sûr. On parle de plus en plus de l'augmentation des coûts de production, du libre-échange, de la concurrence et des moyens financiers qui manquent pour y faire face.

Jeu

Les férus de théâtre sonnaissent bien la revue *Jeu*. Seule et unique revue consacrée à cet art de la scène *Jeu* a vu le jour en 1976. Publiée 4 fois par an, tirée à 1 500 exemplaires, elle

s'appuie sur la collaboration d'une cinquantaine de personnes pour ses analyses, ses entrevues, ses critiques de spectacles, de livres et ses abondantes illustrations. « Il n'y a pas que l'actualité qui nous intéresse », dit son directeur, Pierre Lavoie. On aime bien les dossiers sur les pratiques théâtrales en Orient et en Occident par exemple, on aime bien aussi voir du côté de chez Vitès, du Théâtre du Soleil ou de l'Union Soviétique. Bref, *Jeu* reflète le cheminement de la pensée théâtrale dans le monde.

Question finances, ce jeune directeur fait contre mauvaise fortune bon cœur. Avec un budget total d'à peu près \$ 150 000 dont \$ 96 000 de subventions et avec ses 800 abonnés, il dit lui aussi voter en attendant que la ville de Montréal délie sa bourse. L'an prochain, espère-t-on. Cet assistant-arbitre de la LNI n'hésite pas à dire non plus qu'avec le temps, les énergies s'épuisent. Aux difficultés de financement s'ajoutent celles de la distribution en librairie et à l'étranger. Quant au mécénat privé, il est plutôt discret. Reste pour se faire connaître à organiser des rencontres avec le public, des activités d'animation en collaboration avec les médias. À qui serait tenté de lui dire que sa revue n'a pas à craindre la concurrence, Pierre Lavoie répondrait : « Si on était 2 ou 3, on se partagerait davantage la tâche, mais seuls maîtres à bord, on veut tout couvrir et on fait forcément des insatisfactions. »

Possibles



C'est dans le domaine social, littéraire et culturel que s'inscrit la revue *Possibles*, fondée en 1976 par un collectif de praticiens d'histoire de l'art, de sociologie, de littérature, d'arts plastiques. Publiée 4 fois par an, à coup de 1 000 numéros, *Possibles* illustre une pensée sociale dans ses dossiers thématiques et un engagement littéraire dans ses poèmes, ses textes de fiction, de théâtre, ses gravures et ses photos. Pour Lise Gauvin, écrivain et professeur de littérature à l'Université du Montréal, *Possibles* est avant tout un lieu d'expression à l'écoute des enjeux actuels; la notion de rentabilité n'y est donc pas une préoccupation de tous les instants. Tout de même ! Si le gouvernement fédéral était un peu

plus généreux (il donne actuellement \$ 7 000), ça ne ferait pas de tort. Autre préoccupation de Lise Gauvin : faire connaître les revues dans des opérations collectives du type *Les revues s'affichent*. « C'est le seul moyen de nous faire sortir de l'ombre » dit celle qui en février 85 lança la *Semaine des revues* à titre de présidente de l'Association.

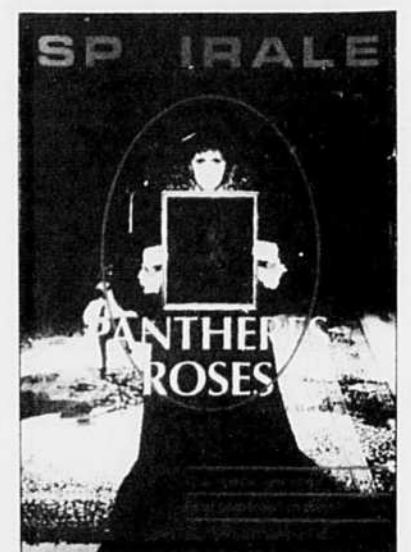
Inter



En 1978, elle s'appelait *Intervention*. Depuis octobre 1984, elle est tout simplement *Inter*. *Inter* pour international, interdisciplinaire, interactif, interlope et interdit. L'actualité « en marge » ou expérimentale y a préséance dit Richard Martel, le directeur de la production. Animée par un collectif interdisciplinaire de Québec, cette revue commente et analyse les nouveaux champs de création dans les arts visuels, l'écriture, les performances, la musique, le cinéma. On y parle de poésie sonore, de socio, de photo, d'arts visuels, d'histoire de l'art et des nouvelles conceptions artistiques. Une revue créée sous le signe de l'innovation et qui se permet de changer de format et de papier à chaque numéro. Avec un budget annuel d'environ \$ 34 000 pour 4 numéros (1 500 exemplaires par numéro) Richard Martel tire aussi le diable par la queue. Mais c'est un incorruptible. Que les subventions augmentent ou pas, il continuera « sans jamais se soumettre à la dictature de la moyenne qui impose ses contraintes. »

Spirale

Jean-François Chassay du mensuel culturel *Spirale* créé en 1979 suit l'actualité québécoise et internationale sous forme d'entrevues, de critiques de textes littéraires, de cinéma, d'arts visuels, de théâtre. Et depuis deux ans, de dossiers. Le style de la maison ? Celui de l'analyse qui évite la critique d'humeur ou encore le jugement impressionniste. Au total, *Spirale* compte sur une vingtaine de personnes et une trentaine de collaborateurs. Aux \$ 40 000 de subventions (50 à 60 % des revenus), Jean-François Chassay aimerait ajouter des revenus de publicité pour chacune des 1 800 copies mensuelles. Le message s'adresse tout particulièrement aux maisons d'édition qui pourraient promouvoir leurs ouvrages théoriques ou spécialisés. Les



lecteurs ne sont-ils pas des universitaires ? « On essaie un peu à la pièce, mais on ne peut se permettre de trop en demander à une équipe quasi bénévole » précise-t-il. « On vitote mais on s'en sort quand même. Et on trouve les moyens de sortir un numéro assez bien. *Spirale* s'est améliorée depuis trois ans, nos collaborateurs sont fiables, les textes sont diversifiés, la direction a une attitude dynamique. » *Spirale*, on l'aura compris, ne se laisse pas aisément saper le moral.

Nuit blanche



Enfin, *Nuit blanche*, la benjamine. Issue de la librairie Pantoute de Québec en 1980, elle suit de près l'actualité littéraire du Québec (environ 40 %) mais aussi l'actualité internationale avec une place accordée aux essais. Plus magazine que revue, *Nuit blanche* tire à 9 000 exemplaires, 5 fois par an. Ses collaborateurs sont recrutés parmi les universitaires. On pourrait la croire elle aussi plus solide que la moyenne. Un leurre pour Denis Lebrun, son directeur depuis 7 ans. « Il y a même des fois où on a envie de tout laisser; c'est tellement frustrant d'avoir toujours à quémander; pénible aussi de compter ses sous et de ne pouvoir payer ses collaborateurs. » Et le privé ? « Inutile de compter sur lui. Il investira dans l'OSM plutôt que dans une revue culturelle. Sans la volonté des gouvernements, il n'y aura pas de relève. Dommage de voir tant de revues culturelles s'essouffler alors qu'elles se sont tant améliorées au fil des ans. »

JEU 49
ORIENT-OCCIDENT

- Un dossier substantiel sur les pratiques théâtrales d'Occident et d'Orient.
- Trois articles sur la représentation des «felles».
- Une analyse sur la réception critique du théâtre francophone récent à Toronto.

272 pages, ill., 12 \$ A paraître le 20 mars

Cahiers de théâtre Jeu
426, rue Sherbrooke Est, Montréal H2L 1J6 (514) 288-2808

Le prestige du monde des arts à votre portée

vie des arts
un an - 4 numéros : 25 \$

500, Saint-François-Xavier, bur. 500, Montréal, Qc. H2Y 2T5, (514) 282-0205

estuaire

Le poème en revue

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	15\$	NOM
ABONNEMENT RÉGULIER	18\$	ADRESSE
ABONNEMENT POUR INSTITUTIONS	30\$	CODE
ABONNEMENT DE SOUTIEN	30\$	VEUILLEZ M'ABONNER A PARTIR DU NUMÉRO
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER	35\$		

ABONNEMENT POUR DEUX ANS (nous vous enverrons cinq (5) anciens numéros d'estuaire disponibles de votre choix.) (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 34\$

ABONNEMENT POUR TROIS ANS (nous vous enverrons dix (10) anciens numéros d'estuaire disponibles de votre choix.) (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 40\$

On peut aussi se procurer la plupart des quarante (40) premiers numéros d'estuaireCHAUVE NUMÉRO 45

C.P. 337, SUCC. OUTREMONT, MONTRÉAL H3V 4N1

LA REVUE DE LA NOUVELLE

«Spécial: nouvellistes suisses.»

NOM 1 an / 4 nos

ADRESSE Individu 18\$

VILLE Institution 20\$

CODE POSTAL Étranger 25\$

Je désire m'abonner à partir du numéro.....

C.P. 5247, succ. C, Montréal, H2X 3M4

ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN

Études en arts, architecture et arts décoratifs

UNIVERSITÉ CONCORDIA
VA 432
1455, boul. De Maisonneuve
Montréal, Québec, Canada
H3G 1M8
(514) 848-4699

14\$ ANNUEL
16\$ U.S. à l'étranger
8\$ LE NUMÉRO
10\$ U.S. à l'étranger

Publiée deux fois l'an depuis 1974

LA PETITE REVUE DE PHILOSOPHIE

COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT

Vol 10 no 1 AUTOMNE 1988

LA CONNAISSANCE DE SOI

U n e v i s i o n ?
U n e q u ê t e ?
U n d i s c o u r s ?

Le «connais-toi toi-même» et ses multiples inscriptions

En vente dans les librairies
Prix du numéro: 6\$
Abonnement:
Tél.: 679-2630, poste 460

PHILOSOPHER

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE AU QUÉBEC

NUMÉRO 7 1989

S O M M A I R E

LECTURE ET INTERPRÉTATION
• Entretien avec Marc-Alain Ouaknin

DIALECTIQUE ET SOCIÉTÉ
• Entretien avec Michel Freitag

DÉMOCRATIE ET MORALITÉ PUBLIQUE
• Conférence de Paul-André Comeau

ARTICLES
• Formation générale et philosophie
• Méditations sur le temps
• Symbolique du pouvoir
• Du scepticisme au behaviorisme
• La Perestroïka et ses dangers
• Reconnaître des acquis en philosophie

COMPTES RENDUS DE LECTURE

Direction: Pierre Cohen-Bacrie, Collège Montmorency, 475, boulevard de l'avenir, Laval (Québec) H7N 5H9
Téléphone: (514) 667-5100, poste 407
Abonnement, courrier général: Philosopher, Case postale 515, succursale Bourassa Montréal (Québec) H2C 3G8

Nos revues culturelles résistent à l'envahisseur

GUY FERLAND

Il y a près de 3.000 périodiques sur le marché québécois. La majeure partie est constituée de revues américaines ou européennes. Contre ce flot, une centaine de publications québécoises se battent coûte que coûte.

Dans ce petit groupe, une cinquantaine de revues culturelles résistent à l'envahisseur. Pour toute arme, contre les géants Mclean/Hunter, Time, etc., les éditeurs de périodiques culturels ont formé une association qui regroupe aujourd'hui 49 membres. Il s'agit de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPQC) qui a été fondée en 1978 par dix responsables de revues.

« Les objectifs de l'AEPQC se sont fixés peu à peu au milieu de conflits internes, rappelle Chantal Mantha, responsable depuis deux ans des relations avec la presse. Après avoir tergiversé quelque temps entre une mission sociale et un travail de promotion et de représentation, l'Association s'est décidée à promouvoir à tout prix les revues membres. Aujourd'hui encore, la base de notre action se situe dans la reconnaissance du rôle essentiel des revues culturelles dans la société québécoise et à chercher par tous les moyens à professionnaliser les publications. »

Pour ce faire, l'AEPQC publie tous les ans un répertoire des revues culturelles donnant les caractéristiques de chacune. Elle s'efforce à trouver des financements originaux et à aider, dans la mesure du possible, les périodiques à recevoir des subventions.

D'autre part, après avoir engagé un secrétaire général (le premier fut Paul Cauchon, aujourd'hui journaliste au DEVOIR) et une responsable des communications, l'AEPQC publie un bulletin de liaison bimestriel intitulé le *Nigog plus* à partir de 1983. Elle crée, en outre, un centre de documentation à partir de données rassemblées sur les périodiques au Québec, centre que le public peut consulter gratuitement.

Mais pour combattre les revues internationales sur leur terrain et sortir les revues culturelles de leur enclavement folklorique traditionnelle, il faut miser sur un niveau de professionnalisme élevé. En ce sens, l'AEPQC organise, en mai 1983, un stage d'initiation à la mise en marché. Cette année, elle offre un cours de marketing en collaboration avec l'UQAM. Les temps ont bien changé depuis les débuts des revues culturelles québécoises du genre de *Parti*



La responsable des communications de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois, Chantal Mantha, brandit l'affiche de la campagne de promotion de cette année.

PHOTO JACQUES GRENIER

pris, Cité libre, Liberté, etc. Et pour pousser encore plus loin le professionnalisme, l'association adopte en mai 1984 un code de déontologie et en avril 1985 un contrat-type.

Le fonctionnement de l'Association est bien simple. Elle reçoit, des deux paliers de gouvernement à part égale, près de \$ 100.000. Elle obtient des éditeurs une cotisation de \$ 225 pour les membres ordinaires et de \$ 300 pour les adhérents et une cote-part sur les livres que l'AEPQC vend dans les Salons du livre ou lors d'événements spéciaux. De plus, la Ville de Montréal fournit des subventions pour des programmes spécifiques.

« Une assemblée générale annuelle, au cours de laquelle on adopte les projets à promouvoir durant l'année, est l'occasion d'élire les membres du Conseil d'administration qui demeurent en fonction habituellement un an, précise Chantal Mantha. Cette année le Conseil est constitué de Colette Tougas de *Parachute* (présidente), Catherine Saouter d'*Imagine* (vice-présidente), Roger Chamberland de *Québec français* (trésorier) et les directeurs Pierre Lavoie de *Jeu* et Denis Lebrun de *Nuit blanche*. Les deux permanents qui forment le secrétariat sont la secrétaire générale Francine Ber-

geron et la responsable des communications Chantal Mantha. Une réunion mensuelle du Conseil d'administration voit au bon fonctionnement des dossiers adoptés par l'Assemblée annuelle.

La première mission de l'AEPQC est de faire connaître les revues culturelles. *Esse, Stop, Ciel variable, Liberté, Nuit blanche, Parachute, XYZ, 24 images, Vice versa, Trois, Spirale, Séquences, Possibles, Moebus, Lettres québécoises, Jeu, Inter, Les Herbes rouges, Continuité, Cap-aux-Diamants, Arcade*, etc., sont toutes membres de l'association et n'ont pas la visibilité nécessaire dans les

kiosques à journaux. Pour les faire percer sur le marché, on mise sur une campagne de promotion d'une semaine intitulée traditionnellement « les revues s'affichent », mais qui, cette année, se déroule sous le thème « Muscliez votre culture ».

Le Grand prix d'excellence des périodiques culturels de même que le prix d'excellence pour la tenue artistique et le prix d'excellence pour la tenue éditoriale viendront couronner les lauréats mercredi prochain, lors de la soirée de lancement de cette semaine d'activités. De plus, durant cette semaine de festivités, l'Association a organisé un concours de vitrine de revues culturelles pour les libraires et un concours littéraire pour les gens qui fréquentent les bibliothèques ou les maisons de la culture. « Il faut se battre pour prendre un peu de place dans les kiosques ou les bibliothèques », soutient la responsable des communications.

« Dans l'année qui vient, continue Chantal Mantha, une de nos priorités sera de faire des recherches et de sensibiliser la population aux conséquences de la taxe fédérale sur la valeur ajoutée qui doit entrer en vigueur l'année prochaine. Cela est catastrophique pour les revues qui n'ont pas beaucoup d'argent et qui doivent utiliser plusieurs niveaux de production. On sait déjà que les revues étrangères ne pourront pas être taxées à la source. Elles exerceront alors une concurrence déloyale, déjà qu'elles ont des moyens financiers énormes pour écraser les petites revues culturelles. On aimerait également faire reconnaître les éditeurs de périodiques culturels comme des éditeurs à part entière, c'est-à-dire qu'ils aient le même statut que les éditeurs de livres pour les gouvernements. En plus, on va se battre contre le 'dumping' des revues étrangères et les tarifs postaux élevés. »

On le constate d'emblée, un combat entre Goliath et David est engagé. Pour tirer son épingle du jeu, les revues culturelles devront se serrer les coudes et se montrer agressives face aux consortiums de la presse. Un défi de taille pour l'Association des éditeurs de périodiques culturels.

Profil des revues culturelles

GUY FERLAND

QU'EST-CE qu'un périodique culturel québécois? Bien peu de chose et beaucoup à la fois. Peu de chose par les moyens dont disposent les publications et beaucoup par la qualité du produit final. Habituellement, les rédacteurs des revues culturelles travaillent bénévolement ou pour un salaire symbolique. Les dirigeants doivent tous avoir un emploi ailleurs pour survivre. Ce sont, la plupart du temps, des professeurs d'université ou de cégep. Les collaborateurs sont étudiants, écrivains, artistes, professeurs. Chaque revue a en moyenne de 800 à 1.000 lecteurs, selon l'AEPQC. Les subventions, qui représentent en moyenne 60% du revenu de chaque périodique, totalisent près de \$ 1,3 millions par an pour les revues membres de l'AEPQC.

Les publications se sont passablement spécialisées au fil des ans abandonnant temporairement les prises de position sociale. Mais, depuis quelque temps, de nouvelles revues à caractère social sont apparues: *Esse, Ciel variable* et *Dires*, par exemple. Les 49 membres de l'AEPQC couvrent tous les domaines des arts: création, arts visuels, littérature, cinéma, danse, architecture, patrimoine, théâtre, philosophie, etc. Les plus anciennes revues membres de l'AEPQC sont *Séquences* (1955), *Vie des arts* (1956), *Études françaises*, *La (Nouvelle) barre du jour* (1965), *Voix et images* (1967), *Études littéraires* et *Les Herbes rouges* (1968).

écrits

du Canada français

VIENT DE PARAÎTRE
VOLUME 65

PRÉSENCE
D'ANNE HÉBERT
Sept poèmes inédits

L'oeuvre poétique:
Mario Pelletier
Les nouvelles:
Jean-Pierre Boucher
Le roman:
Jeanne Lapointe
Oeuvre dramatique:
Lucile Martineau

ESSAIS-NOUVELLES-CHRONIQUES
Barbara Trottier, Jean-Pierre Duquette, Pierre Châtillon, Guy Sylvestre, Paul Toupin, Pierre Trottier, Didier Leloup, Noël Laflamme, Jean-Yves Soucy.
L'exemplaire: 6,50\$
L'abonnement à quatre volumes: individus: 25\$ institutions et pays étrangers: 35\$

Adresser toute correspondance à

écrits
du Canada français
5754, avenue Déom
Montréal, Qué. H3S 2N4
Tél.: 738-9296

revue possibles

hiver 1989

possibles
VOLUME 13 • NUMÉRO 1/2 • HIVER 1989



BULLETIN D'ABONNEMENT
Abonnement institutionnel: 30,00\$
Abonnement de soutien: 30,00\$
le numéro: 8,00\$

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE..... C. P.....
PROVINCE.....
TÉLÉPHONE.....

OCCUPATION.....
CI-JOINT..... MANDAT-POSTE
AU MONTANT DE 18,00\$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS
À COMPTER DU NUMÉRO.....

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec H3S 2S4

MORBOSUS

ECRITURES/LITTÉRATURE

39

LA SOLITUDE

Une interview de Jean Basile, des textes de fiction et des comptes rendus de lecture.

Le numéro: 6\$
Abonnement: 20\$
Renseignements: 524-5900

Editions Triptyque
C.P. 5670, succ. C
Montréal, Québec
H2L 2H0

les herbes rouges

SPÉCIAL
VINGTIÈME
ANNIVERSAIRE

les herbes rouges

20
ans

Qui étaient-ils et
qu'espéraient-ils
à l'âge de 20 ans?

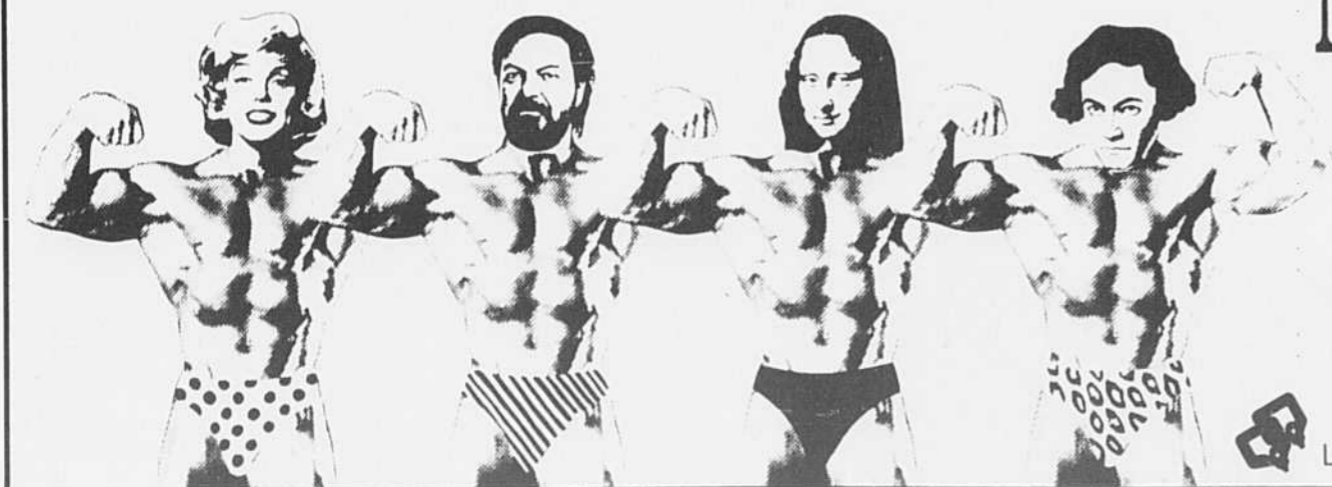
Roger Des Roches • Lucien Francoeur • André Roy • François Charron • Normand de Bellefeuille • André Gervais • Paul Chamberland • Marcel Labine • Roger Magini • Guy Moineau • France Théoret • Sylvie Gagné • Michèle Drouin • Hugues Corriveau • Carole Massé • André Beaudet • Jean-Marc Desgent • Rosie Harvey • Louise Bouchard • Claude Paré • Jean-Yves Soucy

20 ans - 6,00\$
 abonnement 10 nos. 25,00\$ ci-joint chèque mandat poste

les herbes rouges

C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....
Adresse.....
Code postal.....



MUSCLEZ VOTRE CULTURE!

Découvrez les revues culturelles québécoises dans les bibliothèques, les maisons de la culture, les librairies et les principaux points de vente de magazines

durant la Semaine des revues 1989
du 15 au 22 mars

Des revues qui ont du muscle!

L'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (514) 523-7724



Le plaisir des Livres

LES BEAUX LIVRES

CLAIRE GRAVEL

RODIN
Les mains du génie
Hélène Pinet
Paris, Découvertes Gallimard
1988, 144 pages, 137 ill.
couleurs et noir et blanc

HÉLÈNE PINET est archiviste au musée Rodin depuis 1976 et a déjà publié plusieurs ouvrages sur l'oeuvre du sculpteur. L'acharnement et les luttes menées pour la réalisation de ses projets sont racontés avec force documents. Ses histoires d'amour aussi.

DAVID, L'ART ET LE POLITIQUE
Marie-Catherine Sahut et Régis Michel
Paris, Découvertes Gallimard
1988, 176 pages, 166 ill.
couleurs et noir et blanc

DEUX CONSERVATEURS du Louvre, spécialisés dans la peinture du XVIIIe français, ont écrit une véritable mine de renseignements sur le grand artiste « révolutionnaire » et portent un regard aigu sur leur sujet, David-caméléon, passé au crible.

VUILLARD
Jeanine Warnod
Paris, Flammarion
1988, 96 pages, ill. couleurs

DIFFICILE tâche de l'écrire sur Vuillard, ce peintre effacé dont on sait si peu de choses ! Les illustrations magnifiques où l'on peut lire la « patte » du peintre nabis qui mêlait les ramages des robes de ses modèles à ceux de la tapisserie nous révèlent ses univers clos et un peu étouffants, à l'image de la vie de ce contemporain de Matisse.

LE BRONZE ET L'ANIMAL
Édith Mannoni
Paris, Ch. Massin éd., 1988
95 pages, plus de cent ill. couleurs

RÉALISÉ au Louvre des antiquaires, ce livre propose une histoire du bronze animalier de 2750 avant notre ère jusqu'en 1938, soit des premiers bronzes iraniens aux pièces art déco, en passant par la Chine ancestrale, l'Antiquité grecque et romaine, le Moyen Âge et les grands créateurs des écoles française, russe et viennoise. La seconde partie du livre passe en revue les différentes techniques de fonte, de ciselure et de patine et nous montre comment évaluer la qualité d'un bronze. Édith Mannoni nous introduit à différentes grandes maisons de fonderie. Les illustrations rendent justice au travail de joaillier et du bronze animalier. Un catalogue et un livre-ressource.

VÉLAZQUEZ
Enrique Lafuente Ferrari
traduit de l'espagnol
par Jacques Lassaing
Genève, éd. Skira, 1988
109 pages, 53 ill. couleurs

CETTE RÉÉDITION d'un ouvrage publié en 1960 présente le grand peintre-courtois dans une perspective historique très documentée. Vélasquez, dont Ferrari écrit le nom avec un z, comme dans son lieu d'origine, sera élevé à la fonction d'huissier de la chambre du roi Philippe IV, qui lui commanda un nombre impressionnant de portraits. L'oeuvre est analysée de façon traditionnelle : écoles - influences - du caravagisme à cette notation



« réaliste » plus personnelle, jusqu'à ce chef-d'oeuvre qui résume la quintessence de la représentation, *Les Ménines*.

GARACHE
Jean Starobinski
Paris, Flammarion, 1988
166 pages, 109 ill. couleurs et noir et blanc

PEINTRE français né en 1929, Claude Garache n'a qu'un seul sujet, le nu féminin, et une seule couleur, le rouge. Ses corps qui semblent sourdre de la matérialité du support ont inspiré au philosophe de multiples lectures symboliques dont on publie également la traduction en langue anglaise par Jean Stewart. Les illustrations couvrent une centaine de pages et sont suivies d'une biographie et d'une bibliographie.

LES PLUS BEAUX DESSINS DE VINCI À CHAGALL
Corvinia Kiado
traduit par Eva Szilágyi
revu par Françoise Jarcsek-Gal, Hubert Padiou et Hélène Seyrés
Paris et Budapest, Belfond et Corvinia, Teréz Gerszi
1988, 233 pages
106 ill. couleurs

CONSERVATEUR du cabinet des estampes et dessins du musée des Beaux-Arts de Budapest, Terez Gerszi a choisi une centaine d'oeuvres, de la Renaissance au début du 20e siècle. Il retrace l'histoire de la collection du musée à travers les legs de la famille princière des Esterházy et du donateur Pal Majovszky. Le catalogue comprend une analyse fouillée de chaque oeuvre : la qualité des reproductions est remarquable. Plusieurs études de Léonard de Vinci, des Raphaels, des Parmesans, des Durers, des paysages hollandais du XVIIe côtoient un Poussin, un Delacroix, un Cézanne et même un Chagall, couvrant ainsi cinq siècles d'histoire de l'art.

De beaux témoignages sur Vieira da Silva

VIEIRA DA SILVA
Genève et Paris
éditions d'art Albert Skira
et Centre national
des arts plastiques
1988, 189 pages, ill. couleurs et noir et blanc.

POUR CÉLÉBRER le 80e anniversaire de Maria Helena Vieira da Silva, la Fondation Calouste-Gulbenkian de Lisbonne et le Centre national des arts plastiques, aux galeries

GASTRONOMIE

Jeux de langue au futur comme au passé

JOSÉE BLANCHETTE

LES DÉLICES DU FUTUR
Fabien Gruhier
Flammarion, 236 pages

JOURNALISTE scientifique au *Nouvel Observateur*, Fabien Gruhier partage avec ses lecteurs le fruit d'années de recherches dans un domaine à la fois hermétique et à la portée de tous : l'alimentation de demain. Qu'on se le dise, l'an 2000 nous guette de sa panoplie de comprimés vitaminés. Ces suppléments seront d'autant plus nécessaires que nous mangeons de moins en moins, inactivité oblige. Selon l'auteur, nos 1,800 calories quotidiennes couvrent à peine 50 % de nos besoins vitaminiques.

À l'irradiation, au sous-vide, à la génétique potagère et aux technologies agricoles s'ajoutera désormais un goût plus marqué pour les algues, les viandes sauvages, les poudres lyophilisées, la charcuterie sans gras, le sucre sans sucre, le crabe sans crabe (le fameux *surimi* à base de goberge), les saveurs de synthèse.

Les Délices du futur jette un regard humoristique et lucide sur les pièges de l'alimentation futuriste prémâchée, trompe-l'oeil et gavée aux anabolisants. Des 50,000 repas qui agrémentent le cours d'une vie, combien nous en reste-t-il avant d'en être réduit à un régime de « pilules » ?

A LA FORTUNE DU POT
Mathias Lair
Acropole, 256 pages

CETTE ANTHOLOGIE retrace l'origine des expressions les plus farfelues concernant la table et la cuisine. « Ce n'est pas ma tasse de thé », quand on a mieux à faire ; « mettre les pieds dans les plats », paru la première fois en 1808 dans le *Dictionnaire du bas langage* ; « en avoir ras le bol », ou par-dessus la tête ; « manger son pain blanc le premier », à une époque où le pain brun était réservé aux plus démunis ; « tremper son biscuit », pour faire l'amour ; « jeter de l'huile sur le feu », quand on cherche noise ; « sucrer les fraises », pour évoquer un tremblement de la main, sont autant d'expressions savoureuses à vous laisser baba (du verbe ébahir) devant votre assiette.

Un mélange dosé d'argot français, de proverbes sucrés et de dictons salés, ce dictionnaire des jeux de « langue » ne recule devant aucune gourmandise et se taille la part du lion entre la poire et le fromage.

LE LIVRE BLANC DES QUATRE SAISONS
Georges Blanc

Robert Laffont, 177 pages

L'AUTEUR de *La Nature dans l'assiette* (14,000 exemplaires vendus grâce à Bernard Pivot) remet ça avec un petit livre sans images qui fait la synthèse des saisons et de ses primeurs. Pour les asperges de la mi-février et le pissenlit du mois de mars, les fraises d'avril et les cerises de mai, il faudra repasser... par la France.

Malgré les fuseaux horaires (et les latitudes) qui nous séparent des Vieux Pays, ce livre n'en demeure pas moins un précieux outil historique et anecdotique. Herbes, noix, fruits exotiques (le kiwi pousse désormais dans le midi de la France) ou fruits de tous les jours s'y retrouvent chacun leur tour et nous mettent au parfum du vrai goût « naturel ».

LE LIVRE BLANC



DES QUATRE SAISONS

Georges Blanc
ROBERT LAFFONT

rel ». À une époque où légumes et fruits font fi des frontières et des maisons, Georges Blanc nous parle de mirabelles des Vosges et de quetsches d'Alsace introuvables en dehors de leur bled natal. Il évoque la beurré-hardy et la louise-bonne d'Avanches, la boyenné-du-comice et la passe-crassane, toutes poires plus juteuses les unes que les autres.

Pas de recettes au menu de ces quatre saisons françaises mais un tableau de la valeur énergétique et des vertus thérapeutiques attribuées à chaque fruit ou légume. L'ail contre les parasites, l'aubergine pour retrouver le sommeil, le cresson pour calmer les colériques ou effacer les taches de rousseur, la betterave contre la grippe et les myrtilles (nos bleuets) pour augmenter la vision

nocturne sont autant de petites trouvailles qui ne vous laissent pas sur votre faim.

VOYAGES DE L'AUBERGINE
Nina Kehayan
éditions de l'Aube, 203 pages

CE FRUIT méconnu venu d'Asie a longtemps été considéré comme maléfique en Europe où il fit son apparition dès le Moyen Âge. La « plante aux oeufs » (*eggplant*) était alors un petit fruit blanc et rond scientifiquement baptisé *Solanum oviserrum*. Et la solanine présente dans cette variété pouvait effectivement provoquer divers maux.

On la retrouve depuis sous différentes formes et couleurs : jaune, rouge, violette, pourpre ou rayée, ronde ou oblongue, petite ou trapue.

Née d'une union russe et polonaise, l'auteur a voulu partager son amour pour ce fruit d'enfance qui lui cuisinait sa mère en guise de caviar quotidien. D'ailleurs, ce drôle de livre de recettes, comme prétexte à retrouver, est parsemé de vieilles photographies des parents de l'auteur.

Une centaine de recettes appréhendent l'aubergine de toutes les façons, en condiment, en entrée, en plat principal avec ou sans viande et même en dessert. *Imam bayildi* (« tellement bon que l'imam en personne s'est évanoui », veut dire le nom) d'Arménie et de Turquie, aubergines de roquefort ou ratatouille niçoise, caviar d'aubergine libanais, aubergines à la crème de Russie, purée d'aubergine au gingembre d'Inde, moussaka grecque végétarienne, ragout de pois chiches aux aubergines et courgettes de la cuisine pied-noire sont au rendez-vous de la nouveauté.

LA CUISINIÈRE POÉTIQUE
Charles Monselet
Le Promeneur, 138 pages

LITTÉRATURE de la panse datant de la fin du XIXe siècle, cette *Cuisinière poétique* est un recueil de textes gourmands assemblés par Charles Monselet et publiés vers 1860. L'auteur y va de quelques réflexions sur l'amour et la meilleure façon d'accueillir les asperges dans ses



« lettres à Emilie sur la gastronomie », ou encore se lance dans les détails d'un festin de la mi-carême composé de mets aussi désuets que les filets de perdreaux à la Penthièvre, les truffes au vin de Champagne et les écrevisses de Wurtemberg à la bordelaise. Théophile Gautier y va de sa description d'un dîner turc ou anglais (c'est le même dépaysement), Alexandre Dumas y donne sa recette de poulet rôti. En alexandrins ou autrement, cette prose d'un autre siècle est amusante à lire pour les férus d'outré-tombe mais elle reste à prendre avec un grain de sel.

LA CUISINE DE LA CHASSE
Michel de Courval
éditions du Pélican, 148 pages

101 RECETTES tout à fait originales et savoureuses font de ce livre une bible pour le chasseur gourmet. Des paupiettes de râble de lièvre au poivre rose jusqu'au filet mignon d'original à la moelle au vin rouge en passant par le magret d'oie blanche au coulis de framboises, ce livre fait également appel aux ressources locales telles la citrouille ou les courges, le thé, la gelée de groseille, le poireau, la pomme, la canneberge, le pimble, le sirop d'érable, les champignons, autant de produits du terroir québécois. Ces recettes renouvellent le genre depuis longtemps confiné aux bourgeois et civets de tout acabit. Enfin du gibier de choix à se mettre sous la dent ! D'autant que ce recueil ne s'adresse pas qu'aux chasseurs et amis de la chasse piqueuse, de plus en plus, le gibier d'élevage fait son apparition chez le boucher. Qui va à la chasse perd sa place...

Jeannoises

HISTOIRE DU MOUVEMENT DES FEMMES AU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

la collective La Chambarde
Jonquière, productions
La Chambarde, inc.
1989, 301 pages

RENÉE ROWAN

LE LIVRE est l'aboutissement d'un long travail de recherche sur l'histoire du mouvement des femmes du Saguenay - Lac-Saint-Jean, de 1840 à nos jours, entrepris par la collective La Chambarde, groupe de production et d'édition de Jonquière.

L'idée a germé dans la tête de trois femmes qui avaient déjà fait de l'information féministe pour la radio communautaire. Certaines avaient aussi écrit dans des revues. Elles ont senti la nécessité de retourner aux sources pour donner aux femmes de la région un outil de référence. Ce qu'elles ont voulu faire, c'est de « chambarder » l'histoire pour la réécrire dans l'optique des femmes.

La collective s'est par la suite élargie à une quinzaine de membres

qui ont interviewé une quarantaine de femmes de la région. Elles ont fouillé les Archives nationales et les bibliothèques et visionné des milliers de mètres de microfilms.

De nouveau réduit à sept ou huit membres, le groupe d'écriture a travaillé pendant des mois, sinon quelques années, à donner forme au projet.

Le livre est divisé en trois périodes : 1838-1929, 1930-1969, 1970-1988. Les Amérindiennes, la colonisation, les groupes de femmes, l'éducation, le travail, la santé, la culture, la politique, le féminisme, les communications constituent autant de têtes de chapitre.

Ce que cet ouvrage très bien documenté démontre, c'est que tout au long de ces 150 années d'histoire, les femmes du Saguenay - Lac-Saint-Jean n'ont pas été choyées. Il semble bien qu'elles ont été plus défavorisées que l'ensemble des Québécoises et des hommes.

Un livre intéressant à lire à l'occasion du 8 mars, journée internationale des Femmes.



Sortie de la première bande dessinée par ordinateur

PASCAL MALLET
de l'Agence France-Presse

BRUXELLES — L'informatique envahit même le monde merveilleux de la bande dessinée : la première BD au monde réalisée de A à Z par ordinateur a été présentée cette semaine à Bruxelles comme une préfiguration de l'album de l'an 2000.

Fruit de la collaboration du scénariste Bob de Groot et du dessinateur Jacques Landrain, deux Belges, cet album de 48 pages n'a pourtant rien de révolutionnaire, en apparence, car il est publié très classiquement sur papier.

Le scénario n'a rien, non plus, qui surprenne : sous le titre *No 1* (qui n'a rien d'anglais malgré les apparences), il s'agit du premier épisode des aventures d'une héroïne de 52 kg et 1 m 60, Digitaline. Cette jeune femme moderne, qui travaille pour une agence de voyages, s'est égarée

dans une zone tropicale où règne une dictature. Son copain Norbert (No) vient l'y chercher.

Les éditions du Lombard espèrent néanmoins en faire l'une des attractions du Salon du livre de Bruxelles, la semaine prochaine, ou encore du premier Salon européen de la BD qui s'ouvre le 16 mars à Grenoble (sud-est de la France).

L'originalité est, en effet, dans la réalisation proprement dite et dans les perspectives ouvertes aux créateurs de BD par ce nouvel outil extrêmement souple qu'est l'ordinateur, ont déclaré les deux auteurs à la presse.

En dehors du brouillon, les dessins ont tous été faits directement sur écran au moyen d'un crayon spécial. Le coloriage a également pu être réalisé sans passer par les étapes intermédiaires qui marquent la confection des BD : crayonné, encrage, mise en couleur, bieu de coloriage.

Grâce à cette technique, de Groot et Landrain avaient, par exemple, le choix entre 16 millions de couleurs, en aplat ou en dégradé, soit deux fois plus que les huit millions de couleurs que l'oeil humain peut distinguer.

Même si, au stade de l'imprimerie, on recourt toujours à la traditionnelle photocomposition, la conception du livre par ordinateur, c'est-à-dire numérisée ou « digitalisée », permet un gain de temps considérable.

Moyennant l'utilisation d'un logiciel de graphisme bien adapté, les auteurs de BD auront désormais une machine très performante à leur disposition. Il leur donnera, en effet, les moyens de retoucher, d'assembler, de répéter leurs dessins autant qu'ils le veulent. Ils pourront autant qu'ils le voudront mixer, tester les divers cadrages, coloriages, dégradés, et autres effets qui leur viennent à l'esprit.

En bref, il leur sera loisible d'expérimenter et de choisir la meilleure formule, à l'infini, sans être obligé de tout recommencer à chaque fois.

Si la formule a l'inconvénient de supprimer la planche originale, elle a aussi l'intérêt de fixer définitivement sur disque dur les oeuvres de BD et de servir de base à un éventuel dessin animé.

Interrogé sur la froideur du dessin ou l'uniformisation du style que risquerait d'engendrer un recours généralisé à l'ordinateur, Bob de Groot et Jacques Landrain ont estimé que cela ne changeait rien aux qualités requises chez un scénariste et un dessinateur.

La créativité n'en souffre pas, pas plus que la technique des pleins et des déliés, selon Landrain : « D'autres dessinateurs, comme Drulliet, sont venus essayer la machine. Ça n'a rien changé. Ce n'est pas la machine qui influence. »

Ne manquez pas

LE 1^{er} AVRIL

ELECTIONS

NOUVEAU QUÉBEC

CAHIER BILINGUE INUKTITUT - FRANÇAIS

De plus ce supplément du Devoir sera diffusé à 5,000 exemplaires au Nouveau Québec.

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 17 MARS
RÉSERVATIONS (514) 842-9645
ou télécopieur (514) 844-6175

LE DEVOIR



LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU COEUR

QUE S'EST-IL PASSÉ AU 13, RUE DE BUCI?



Charlotte Boisjoli

L le plaisir des Livres

DANS LES POCHES

GUY FERLAND

L'AQUARIUM LE COUTEAU SUR LA TABLE
Jacques Godbout
Boréal compact
157 et 158 pages

DANS ces deux premiers romans de Jacques Godbout, publiés en 1962 et 1965 respectivement, un ton nouveau était donné à la littérature québécoise, fait d'ironie et d'une implacable lucidité. Dans les deux romans, une relation amoureuse définit une relation au monde. Dans le premier, elle représente une fuite et une libération, tandis que, dans le second, elle illustre une difficile condition historique d'emprisonnement. Mais, dans les deux romans, un violent geste de révolte répond à la situation d'enfermement. Et, plus que tout, c'est la forme du récit, plus éclatée dans *Le Couteau sur la table*, où des chiffres ordonnent plusieurs niveaux de discours parallèles, qui retient l'attention du lecteur et lui procure un réel plaisir lorsqu'il sent converger les multiples ramifications souterraines de la narration. Deux romans très efficaces qui gardent encore aujourd'hui toute leur pertinence et leur répercussion de révolte. Deux classiques, quoi.

LE MATAMORFAUX
Jacques Brossard
Bibliothèque québécoise
310 pages

L'ART du nouvelliste consiste ici à entraîner le lecteur dans les dédales d'histoires souvent désespérantes qui rebondissent toujours à la fin pour produire des effets saisissants. Dans son introduction, Michel Lord affirme, à juste titre : « Éloge du relativisme, *Le Matamorfaux* remet en lumière l'éternel problème de la fausseté du monde réel et celui de la précaire réalité de la vision intime du monde. À la fois fortement individuelle et marquée par le social et la culture, l'œuvre de Brossard est porteuse des contradictions de l'*homo quebecensis* et de l'homme moderne, cet homme qui navigue contre vents et marées dans un réel appréhendé qu'il cherche à saisir désespérément. »



ROLAND GIGUÈRE
Forêt vierge folle
TEBQ
SERGE D'ENTRE LES MORTS
Gilbert La Rocque
VLB éditeur, coll. « Courant »
176 pages

CE ROMAN très travaillé, paru d'abord en 1976, se lit comme l'histoire d'une descente aux enfers dans laquelle les mariages, les accouplements, les voyages se terminent inmanquablement par des enterrements. La phrase très longue, presque sans ponctuation, rythme le souffle hallucinant du souvenir où tout s'enchevêtre pour atteindre une sorte de folie sourde. On sent le narrateur au bord de la folie, tant la mémoire joue avec les désirs contenus et refoulés. D'une profondeur presque inégalée dans l'introspection d'une âme en peine, *Serge d'entre les morts* décrit la vie, la mort et le désir dans un amalgame où le temps joue le rôle de catalyseur : « C'était toujours le présent », dit le narrateur. Ainsi, la phrase qui n'en peut plus de finir répond exactement à cette conception du temps et du souvenir. Bref, c'est un grand roman québécois, qui n'a rien à envier aux recherches formalistes des auteurs français des années 70, et qui produit sur le lecteur un effet durable de perte d'illusions.

FORÊT VIERGE FOLLE
Roland Giguère
Typo, 214 pages

CETTE GRANDE rétrospective, qui reprend des textes (des des-



Jacques Godbout
L'aquarium
roman
Boréal compact

CIORAN JADIS ET NAGUÈRE
Mariana Sora
suivi de
ENTRETIEN À TÜBINGEN
L'Herne, coll. « Méandres »
105 pages

ON NE RETIENDRA pas grand-chose de l'essai de Mariana Sora, sinon qu'il se tient dans l'ombre des aphorismes de l'auteur roumain. Bien qu'elle dégage les grands thèmes de la pensée du maître du scepticisme, Mariana Sora ne peut, comme personne ne pourra jamais, atteindre à l'incandescence des formules de Cioran. Heureusement, l'entretien qui suit est rempli des propos désespérés qu'on retrouve habituellement dans les livres de Cioran. Il relate, par exemple, comment il a été initié à la « toute-puissance » du Mot par un vieux Basque, spécialiste de la langue de ses ancêtres, manchot, érotomane, qui fréquentait les péripatéticiennes en les corrigéant sur les mauvais emplois de l'imparfait du subjonctif. On y apprend, entre autres, comment Cioran est devenu français, en cessant d'être un animal puisqu'il savait maintenant ce que signifiait manger et écrire; pourquoi il se prend pour Macbeth, qu'il accuse de plagiat; comment, la nuit, on est un autre homme; comment l'expression peut être une thérapie; pourquoi « le rire est une victoire, la vraie, la seule, sur la vie et la mort »; et comment « l'homme étant un aventurier, il ne peut que mal finir ».

AUTOUR DE « LA RECHERCHE »
Lettres
Marcel Proust
et André Gide
préface
de Pierre Assouline
éditions Complexe
coll. « Le Regard littéraire »
122 pages

LA CORRESPONDANCE entre Gide et Proust est révélatrice des rapports ambigus entre les deux auteurs. Après avoir refusé le manuscrit de Proust du bout des doigts sans véritablement y jeter un regard, Gide s'excuse à la lecture de *Du côté de chez Swann*, publié chez Grasset à compte d'auteur. « Mon cher Proust, depuis quelques jours, je ne quitte plus votre livre; je m'en sursature avec délices, je m'y vautre. Hélas! pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer? [...] Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF — et [...] l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie. » C'est ainsi que débute la correspondance entre les deux auteurs, en janvier 1914.

livres... liberté
librairie HERMÈS
1120 laurier ouest, outremont

À la recherche du passé



ANCETRES
Frank Ching
traduit de l'anglais
par Denis Authier
Paris, Presses de la Renaissance
1988, 538 pages

MOURIR, cesser d'exister, disparaître, c'est bien là le sort commun de la majorité des mortels, exception faite de cette infime minorité qui parvient à laisser une œuvre durable. D'une façon générale, les ancêtres ne survivent, ôen somme, que dans les souvenirs de leurs descendants. On peut même se demander à ce propos dans quelle mesure ils sont liés, ces souvenirs, à une certaine croyance populaire et subconsciente en la réincarnation car c'est à cela que se rattachent peut-être ces éternelles questions concernant les traits de la petite fille qui présentent une ressemblance plus ou moins marquée avec ceux de la grand-mère...

En fait, on cherche ainsi chez les enfants le reflet des visages, des expressions et des comportements de ceux qui sont partis et qu'on a aimés. L'engouement au Québec pour les rencontres ponctuelles de certaines familles qui comptent de multiples ramifications, tels les Tremblay, par exemple, sont un autre symptôme de ce besoin viscéral que chacun éprouve de pouvoir remonter à ses origines. L'histoire de la chaîne des générations se rattache à celle du pays d'où elles sont issues et où elles ont vécu et c'est ainsi que la mémoire retient des images doubles : personnelles et collectives.

Mentionnons en passant qu'à une certaine époque et dans certains pays européens, l'héritage, la vieille maison, l'argenterie, les bijoux, étaient attendus, convoités et reçus avec la reconnaissance qui devait se manifester par la fidélité à l'égard de ceux qui les transmettaient au lieu de tout dilapider de leur vivant. Toutefois, les guerres et les impôts ont eu raison de beaucoup de fortunes et il est de plus en plus rares de nos jours de pouvoir visiter une maison ayant abrité plusieurs générations de la même famille. Seuls les châteaux continuent à témoigner d'un passé historique national et parfois aussi les chaumières, ou plutôt les maisons de ferme en grosses pierres qui se détachent dans les paysages champêtres, ou encore sus-

citent l'étonnement dans les banlieues des grandes villes. Ce ne sont plus des maisons familiales, toutefois, dans le véritable sens de ce terme, mais plutôt des vestiges d'une autre époque infiniment moins intéressants généralement que les monastères et les églises quand ils sont bien conservés.

Parallèlement, dans le vide créé par la crise des valeurs, les obligations ont été balayées et les ancêtres n'ont de l'importance au-delà de leur mort qu'à condition d'avoir été très aimés, ce qui n'est pas donné à tous, loin de là, ou d'avoir été porteurs de noms pouvant servir encore pendant un temps de passe-partout à leurs proches en quête d'une carrière professionnelle.

Pour les exilés, il est plus aléatoire encore de compter sur ce genre de reconnaissance. Leur patrie d'origine est généralement lointaine et leur patrie d'adoption n'a que peu de raisons de se souvenir de leurs racines. Frank Ching, le jeune Chinois éduqué aux États-Unis, explique tout cela dans son livre qui est, en fait, un survol magistral de l'histoire de la Chine, de l'an mille à nos jours, retracée à partir de l'existence d'une famille de hauts fonctionnaires : la sienne! La genèse de l'inspiration de l'auteur est intéressante. Devenu journaliste américain, Frank Ching se rend au début des années 70, à la faveur du dégel des relations sino-américaines, à Ottawa, où l'ambassade chinoise vient tout juste d'ouvrir ses portes, et obtient un visa. À 32 ans, le voilà donc de retour au pays de son enfance dans des conditions bien particulières. Tout en travaillant pour *The New York Times*, il dispose alors de temps libre qui lui permet de se mettre à la recherche de son passé, ce qui le passionne d'autant plus que la tâche est ardue. En fait, il ne trouve qu'un oncle qui ne lui manifeste pas beaucoup de sympathie et qui est plutôt avare de ses paroles.

Frank Ching s'entête! Il veut absolument réaliser son projet. Certes, les archives de l'état civil ont été brûlées lors de la prise du pouvoir par les communistes qui les ont considérées comme inutiles et même dangereuses pour les réformes en cours, mais il se rend dans son village natal et cherche des témoins. Là encore, c'est un échec! Ses proches sont partis et leurs voisins aussi. Il ne reste plus personne!

Le temps passe, Frank Ching devient le correspondant de *The Asian Wall Street Journal* à Hong Kong et sans relâche poursuit les recherches. Et c'est ainsi que, petit à petit, il re-

monte jusqu'à ce lointain ancêtre, le poète Ts'in Kouan, qui a vécu de 1049 à 1155, auquel on avait élevé par la suite des statues, démolies à la faveur des régimes et des guerres successives, mais dont quelques descriptions demeurent. Assez curieusement, c'est avec ce poète que commence la longue lignée de hauts fonctionnaires, des lettrés qui apprennent des langues étrangères, des moines et des juristes de sa famille. Frank Ching les retrace tous, s'attache à refaire l'histoire de leurs femmes et de leurs enfants, de leurs échecs et de leurs réussites. À travers le sort de ces personnages se déroule ainsi l'histoire de la Chine, de ses princes féodaux et de ses généraux, de ses structures judiciaires, administratives et politiques, de ses relations avec les grandes puissances et de ses concessions souvent absurdes aux traditions impériales. On passe d'une période à l'autre sans effort en compagnie de l'écrivain qui met en avant-scène tantôt une femme et tantôt un homme, lointains ancêtres avec lesquels il se sent lié et solidaire. Et, grâce à cette solidarité, il ne critique ni ne vante aucune époque de l'évolution de son pays, mais essaie de comprendre et de faire comprendre pourquoi et comment on est arrivé en Chine à accomplir et à rater tant de choses, à perdre et à gagner tant de batailles!

Ancêtres est un livre passionnant, une sorte de roman dont les personnages authentiques sont d'autant plus séduisants, exotiques et représentatifs de leur univers culturel que l'auteur a une formation à la fois chinoise et américaine, ce qui lui permet de rejoindre la sensibilité des

lecteurs occidentaux. Frank Ching ne défend aucune thèse, ni aucune idéologie. Il présente le passé de la Chine sous plusieurs éclairages, mais fondamentalement il refait la chaîne des générations. Si je suis ce que je suis, dit-il, c'est parce qu'ils sont tous passés avant moi, et dès lors, je ne peux que leur être reconnaissant. Ils vécurent de telle manière, plutôt que de telle autre, ils ont essayé avant moi de poursuivre des rêves, des idéaux, des carrières, ou tout simplement de gagner leur vie, parfois par des moyens inavouables, de créer une famille ou de l'oublier et tout cela est bien mon héritage le plus cher. Car, sans eux, rien ne serait possible, ni l'amour de mon père pour ma mère, ni le sacrifice de ma mère pour ses enfants.

Il n'est pas étonnant que, dès la publication, les *Ancêtres* ont eu un succès immédiat d'une ampleur telle que Frank Ching décida de quitter le journalisme pour se consacrer uniquement à l'écriture. Il vit à Hong Kong, ce lieu idéal, selon certains, pour observer l'évolution de la Chine, mais les circonstances changent en ce moment et il est possible qu'il retournera dans son village natal ou, au contraire, qu'il ira aux États-Unis. Quoi qu'il advienne, cependant, il ne sera plus jamais un exilé, lui qui a réussi le tour de force de sortir de sa famille dont le passé comprend neuf siècles d'histoire de la Chine ancienne et moderne. Il n'en reste pas moins que Frank Ching a dédié son livre, qui a demandé dix ans de recherches, de démarches et d'entrevues, à sa mère, comme s'il tenait à indiquer ainsi que finalement c'est elle qui compte le plus pour lui dans cette longue chaîne de ses ancêtres, car c'est elle qui lui a donné le goût d'étudier, de réfléchir et de se surpasser... C'est là un très bel hommage d'un fils et d'un écrivain!

La terre oubliée

La terre oubliée
que tu combles de l'épuisement des espèces

Pour cet arbre un sol
excessif

Pour cet os
une place auprès de l'os

La-bas une ville rentre dans la feuille
aux abois

Voilà le tombeau de nouveau plein de problèmes
matière sous le manteau
maladroite

Société de l'usure
après laquelle viendra l'humanité
une coque de plus que l'hiver fait frissonner

Extrait de *Légendes*, de Renaud Longchamps, VLB éditeur

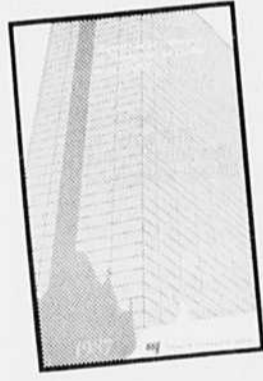
NOUVELLES PARUTIONS AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC



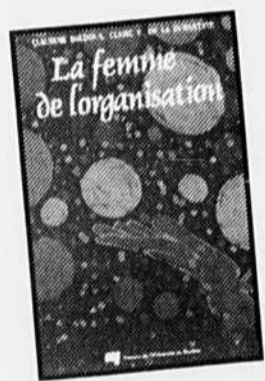
DU CRAYON À L'IMPRIMANTE
Hélène BLAIS
et Marcel LAVALLÉE
158 pages, 16 \$
L'importance du micro-ordinateur dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.



PLANIFICATION, AMÉNAGEMENT ET LOISIR
Robert SOUBRIER
480 pages, 34 \$
Premier ouvrage en français à traiter de l'aménagement du territoire à des fins de loisirs. Livre-clé pour récréologues, urbanistes, architectes, etc.



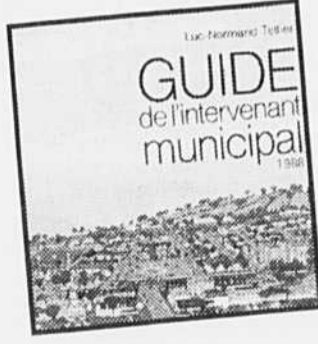
LA NOTION DE PRODUCTIVITÉ DANS LES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
348 pages, 24 \$
Conférence internationale de l'OCDE — Université du Québec. Rapport des séances sur la productivité dans l'enseignement et la recherche.



LA FEMME DE L'ORGANISATION
Claudine BAUDOUX et Claire V. DE LA DURANTAYE
88 pages, 11 \$
Pour une femme, c'est le risque de la solitude et de l'isolement devant le rapport social de contrôle et de hiérarchie que constitue toute organisation. Comment se fera l'apprivoisement de la femme sans qu'elle y perde son identité.

GROUPE, POUVOIR ET COMMUNICATION

Jean-Pierre HOGUE,
Denis LÉVESQUE,
Estelle M. MORIN
avec la collaboration de
B. Lopez-Gonzalez
256 pages, 18 \$
L'étude présente des concepts fondamentaux pour comprendre les comportements de l'individu dans un groupe ou dans une organisation. Elle tend à améliorer l'efficacité des organisations.



GUIDE DE L'INTERVENANT MUNICIPAL

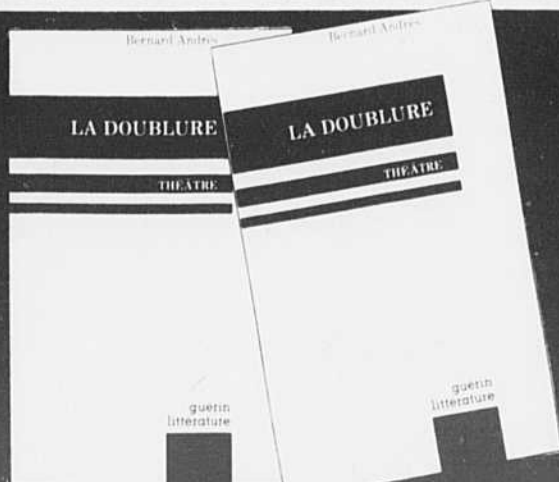
Luc Normand TELLIER
154 pages, 13 \$
Outil exclusif d'informations pour tous ceux qui œuvrent dans le domaine municipal : fonctionnaires, conseillers, urbanistes, ingénieurs, citoyens.

En vente chez votre LIBRAIRE et aux Presses de l'Université du Québec, 2875, boul. Laurier, Sainte-Foy, Québec G1V2M3 Tél. (418) 657-3551

Collection THÉÂTRE
La Doublure
Bernard Andrès

GUÉRIN LITTÉRATURE
Distributeur exclusif: Québec Livres

100 p., 7,95 \$



Les trois personnages du début en feront bientôt six. Derrière le jeu des masques se profile « la doublure ». Aucun doute, nous sommes en présence du théâtre et son double. Puis, la duplicité des personnages se confond avec le dédoublement obligé des comédiens. Nous ne pourrions pas éviter la confrontation violente de leur identité respective.

À travers le destin de l'individu, c'est celui de la société tout entière que l'auteur considère, sans concession. Bernard Andrès nous donne ici un de ses textes les plus achevés.

L le plaisir des
Livres

Ce siècle de participation voit triompher la solitude



Jean
ETYHIER-BLAIS

▲ Les carnets

L'HISTOIRE d'un enfant; celle d'une adolescente qui devient une vieille femme, deux courts romans de jeunes auteurs. Je me rends compte que je lis de plus en plus d'ouvrages français (heureusement, pas les invendus qui inondent nos librairies) pour la raison que la masse est par nature écrasante. Elle vous entraîne, comme un iceberg et encore, je n'en vois que la pointe. Toujours est-il que je suis revenu à mes anciennes et québécoises amours et que j'ai lu *Vers l'Amérique*, de Tiziana Beccarelli Saad, et *La Fin des jeux*, de Michel Gosselin, parus l'un et l'autre aux éditions Triptyque. Romans? Récits? Récits plutôt, rapides, poignants, descriptions fidèles du monde où nous sommes, qui n'est pas que le Québec, mais la terre entière. La « novella » de Tiziana Beccarelli Saad à l'Italie comme cadre. Le récit de Michel Gosselin se passe à Montréal. Mais les hommes souffrent tous de la même manière, incapables de comprendre la raison de leur souffrance, se réfugiant dans le silence, attendant la mort, victimes du destin. Lorsque nous lisons Eschyle ou Racine, ne serait-ce que quelques pages d'un choeur ou d'un monologue, nous percevons le destin à l'affût des personnages, toujours prêt à intervenir. Il se dissimule, dans les romans modernes, il a honte de sa puissance, il laisse l'enfant comme la vieille dame aller son chemin, dans un univers où il n'y a plus de dieux, où, chose terrible, il n'y a plus Dieu.

Dans ces deux livres, le désespoir est sans recours. Agamemnon, comme Clytemnestre, peuvent se tourner vers les dieux coupables, leur montrer le poing, ils

peuvent parler. Ici, on ne s'adresse pas la parole, ou si peu. Dans *Vers l'Amérique*, les propos tenus sont de commandement ou d'obéissance. Cette femme analphabète reçoit des lettres, y fait répondre. *La Fin des jeux* est construit autour du journal d'un petit fugueur, des notations de son père (père et mère étant écrivains, lauréats de concours littéraires; on imagine le grenouillage), d'une lettre qu'un ancien ami de sa mère écrit à cette dernière. Ce sont des personnages bavards qui ne s'écrivent que pour se réprimander les uns les autres, le fils impubère gourmandant père et mère. Pas plus d'amour à Montréal que dans l'Italie du Nord. Livrés à eux-mêmes, les personnages se durcissent, refermant la coquille, comme l'huître. Mais il n'y a pas de perle. Dans *Vers l'Amérique*, la hantise de l'argent est partout présente. Il faut dire que nous sommes chez des paysans italiens pour qui un quignon de pain a de l'importance. Et le livre se termine avant la seconde moitié de ce siècle. Les parents de Simon, dans le Montréal confortable et contemporain, n'ont aucun souci d'argent; lui, auteur dramatique, elle, professeur. Divorcés, bien sûr. La longue nouvelle de Michel Gosselin est, de toute évidence, une charge contre le divorce, cet abandon légalisé d'enfants. L'anecdote est simple, mais il fallait y penser. Le petit Simon s'est enfui. Il a quitté la maison de sa mère et de son « second père », Serge, poussah buveur de bière. Où a-t-il trouvé refuge? Dans l'appartement de son père, qui lui en a, subrepticement, donné la clé. Ce père est le personnage le plus intéressant du livre, parce qu'il est complexe. Il aime son fils mais il s'aime d'abord lui-même. Dans chacune de ses oeuvres, il se raconte et j'ai eu l'impression qu'il répétait la même histoire, celle de son échec d'homme, de mari, de père. Il est sale, son appartement est un capharnaüm, on dirait un homme à la dérive. On dirait? C'est cela même, car il a appris de son médecin qu'il atteint d'une maladie incurable, il ne lui restait plus que six mois à vivre. Il prend la décision de se suicider, à son retour d'un séjour au soleil dans les îles. Il se suicidera. En son absence, on recherche Simon, qui s'est fait un nid, bien caché rue de la Montagne. À la faveur de cette fugue et de cette mort, chacun se dévoile, la mère, l'ami infidèle et surtout l'enfant Simon, dont les

avatars sont innombrables, fils qu'il est de la télévision et des vedettes du sport bien plus que de ses parents. Michel Gosselin a saisi admirablement cet aspect singulier de la dépossession contemporaine. Simon, qui est un enfant charmant, intelligent, observateur, dont le sens moral est aiguisé, est un être dépersonnalisé. Sa pauvreté n'est pas celle de l'immigrant italien de *Vers l'Amérique*, qui travaille pour manger; c'est le désert de l'amour où ne poussent que des racines qui ne fleuriront pas. Simon envie ses petits camarades qui ont des parents. L'envie est sa façon d'aimer.

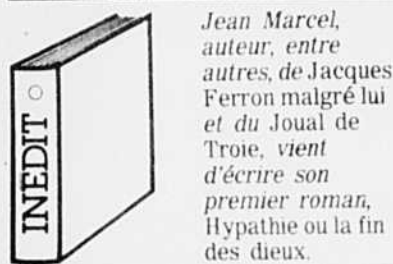
Triptyque est une maison d'édition ouverte et chaleureuse. Les poètes y sont à l'honneur, dans des présentations souvent somptueuses et, la plupart du temps, exemptes de coquilles. La revue *Moebius*, à laquelle on finit par s'attacher, fait partie des meubles de la maison. Il y a là, qui fait la navette entre Sherbrooke et Montréal, un réseau littéraire du plus haut intérêt. Les amateurs de littérature québécoise constateront avec plaisir que Triptyque fait la part belle aux jeunes écrivains. Le travail de cette maison et sa politique méritaient que j'en souligne ici la qualité et l'envergure.

Après l'enfant, la vieille femme, qui n'a pas toujours été vieille. Je reprocherai à la « novella » de Tiziana Beccarelli Saad d'être trop rapide, de contenir trop d'éléments forts pour un ouvrage de cette importance. Le lecteur ne connaît pas plus Teresa à la fin qu'au début du livre. Le coup d'envoi est frappant, qui raconte la vie des immigrants italiens à New York. Teresa y retrouve son frère, elle a quinze ans. Une malheureuse histoire d'amour entraîne le suicide du frère. C'est peut-être ce drame que Tiziana Beccarelli Saad aurait dû raconter, si poignant, comme une longue nouvelle à la Zola, dans l'atmosphère sinistre des ateliers de cette époque. Elle a choisi de suivre le destin de Teresa jusqu'au bout, d'en faire une femme qui aura vécu totalement sa souffrance. Là aussi, ce redémarrage est raté. Teresa revient dans son village natal avec la ferme résolution de s'imposer, d'être sa propre maîtresse. Elle n'y parvient pas et Tiziana Beccarelli Saad, emportée par le mouvement de sa narration et par la volonté de mener son récit jusqu'à la mort de Teresa, va toujours de l'avant. Voilà deux

beaux sujets abandonnés en cours de route, sans raison valable; d'autant que la suite est farcie de coups de théâtre, viol, tragédie de l'amitié, retournements de situations. La vieille Teresa meurt enfin, dans son silence implacable. Elle a vécu, non pas sa vie, mais bien celle que lui a tracée Tiziana Beccarelli Saad. Je trouve que c'est dommage, car cet échec tient à l'excès d'imagination, qui a amené Tiziana Beccarelli Saad à traiter rapidement, mais en surface, un énorme canevas. Il y a, dans *Vers l'Amérique*, la matière de dix nouvelles. Elles ne sont qu'esquissées, au profit d'une affabulation dont les rebondissements inattendus finissent par lasser.

Deux livres qu'unit la solitude. Elle est la même pour tous. Curieusement, ils racontent aussi tous deux le drame de la séparation d'avec l'enfant. Le petit Simon se sépare de tout, sombre dans l'autisme; la petite-fille de Teresa la quitte, recommence la vie de sa grand-mère, part en Amérique. Dans les deux cas, il y a césure. Dans *La Fin des jeux*, les adultes qui entourent Simon souffrent de ce mal québécois qui est l'aphasie grammaticale. La plume à la main, ça va toujours; les phrases parlées sont asyntaxiques. Le seul interlocuteur que rencontre ce garçon de dix ans, c'est lui-même. Quel monde! À quatre-vingt ans, Teresa se retrouve au même point que Simon à dix. Par-dessus les mers, par-delà le temps, la vieille et l'enfant se répondent, sans se connaître, victimes du même primitivisme psychologique et social. Être civilisé, est-ce cela? Le regard de Michel Gosselin est dur et notre milieu en prend un coup. Cette description paraîtra arbitraire, mais nous savons tous, dans notre for intérieur, que l'auteur a raison. Ce siècle de participation voit triompher la solitude. Tout est mensonge. Simon invente et pleure et choisit le silence.

VERS L'AMÉRIQUE
Tiziana Beccarelli Saad
LA FIN DES JEUX
Michel Gosselin
Montréal, éditions Triptyque, 1988



Hypathie ou la fin des dieux

Jean Marcel, auteur, entre autres, de Jacques Ferron malgré lui et du Joueur de Troie, vient d'écrire son premier roman, Hypathie ou la fin des dieux.

JEAN MARCEL

MA SOEUR (puisque les mêmes dieux sont nos pères et nous ont également enfantés), ma tendre mère (puisque ton sein m'a nourri du lait délicieux de toutes les connaissances), ô ma maîtresse (puisque enfin c'est par toi que m'ont été enseignées les voluptés de la sagesse), je n'ai pas pensé un instant que la nouvelle de mon accession à l'épiscopat eût pu jeter quelque ombre d'une ombre sur notre amitié si ancienne, et ta lettre me confirme que je n'avais pas tort. Presque tous tes disciples dans le culte de la fidélité à la Grèce de nos pères, ceux du moins qui ne l'étaient pas encore, sont devenus chrétiens (c'est le nom qu'on nous donne depuis longtemps dans la première église fondée par Pierre à Antioche, et je le préfère, si tu permets, à celui de « galiléens » que Julien l'empereur a quelque peu déshonoré en l'employant avec mépris).

Quoi! sommes-nous donc si méprisables d'avoir réuni en un seul tous les dieux que nous vénérons jadis? N'étaient-ils point déjà, dans leur vénérable diversité, les noms tant innombrables de l'Unique? Je me plais à le penser et je le soutiendrai jusque dans nos assemblées les plus saintes. C'est pour leur salut, en vérité, que je suis passé du côté de l'Autre Soleil, ce grand témoin, roi des pures constellations. Mais sans doute Égyptios mon frère ne t'a-t-il pas appris toutes les circonstances réelles de mon itinéraire, que je te dirai ici non point tant pour entreprendre de me justifier à tes yeux (en est-il donc besoin quand tant de liens nous soudent l'un à l'autre pour toujours?), mais pour que tu aies une idée juste du difficile cheminement de l'appel divin et de la grâce dans le coeur des hommes. Ce cheminement n'est point non fait, il est celui seul du dieu qui régit l'univers où il a lui-même daigné s'insérer en évitant l'humanité pour prendre place parmi nous et nous racheter de notre pas des dieux.

Ainsi, me voici donc évêque chrétien de Ptolémaïs, moi qui n'eus ja-

mais que deux occupations, la chasse et la philosophie, moi que ne tourmentait jamais qu'un seul souci qui fut d'administrer mon domaine de Cyrène où je menais des jours paisibles au milieu de ma famille, moi qui ne connus jamais qu'une unique vénération, celle que j'eus sans cesse et d'une égale ferveur pour les dieux et pour la poésie!

Depuis que le grand Constantin a donné à notre religion le droit d'exercer librement son culte dans l'empire, l'emprise de la foi chrétienne n'a cessé de s'étendre, pour le meilleur et aussi pour le pire. Le grand renom de sainteté des successeurs des premiers apôtres leur a peu à peu apporté la confiance des populations, fussent-elles étrangères au culte chrétien. Dans le même temps, chez les fonctionnaires, préfets et gouverneurs, la corruption la plus éhontée s'installait et s'étalait à la vue de tous. Ce que voyant, le peuple, chrétien ou non, cherchait auprès de ces évêques des diverses églises de l'empire des protecteurs fidèles qu'avec l'aide de l'empereur lui-même parfois on investit de véritables fonctions impériales. Élus par le peuple chrétien, on chercha de plus en plus, lorsqu'un siège devenait vacant, des candidats qui eussent toutes les qualités de chefs civils. [...]

Sac au dos

LE GUIDE DU ROUTARD 1989-1990
CANADA
PORTUGAL
WEEK-ENDS AUTOUR DE PARIS
Paris, Hachette, 1989

CHANTAL BEAUREGARD

CONTRAIREMENT aux « Guides Visa » et aux « Guides bleus », les « Guides du routard » s'adressent à une clientèle moins préoccupée par le confort et qui peut même se contenter des auberges de jeunesse. C'est une question de mode de vie. D'ailleurs, la sélection des endroits pour dormir varie du logement le moins cher possible à l'hôtel un peu plus luxueux. La liste des adresses pour manger, se distraire et dormir tient compte des catégories de budget à partir de ces regroupements: « bon marché », « prix moyens », « chic », « très bien ».

Une invitation à organiser son voyage sur mesure, en découvrant des villes, quartier par quartier. Dans *Week-Ends autour de Paris*, on retrouve une bonne quarantaine de

suggestions d'itinéraires, de Honfleur à Chambord, avec, tout au long du parcours, les grands centres d'intérêt, des lieux classiques aux plus récents. Avec le « Guide du routard », toutes sortes d'adresses pratiques, de renseignements utiles et des idées pour l'achat de souvenirs, comme le sirop d'érable du Québec et les carreaux de céramique peinte du Portugal!

Abondamment illustrés de plans, ces guides informatifs se veulent en même temps une initiation culturelle. Au début de chaque livre, on jette un regard sur l'histoire et les particularités du pays. Ainsi, on prévient le public français de ne pas débarquer au Québec en donneur de leçons. Et l'on continue sur la même note. « Ne soyez pas trop rapide à émettre des jugements (O Descartes) et n'oubliez jamais qu'ici... c'est vous qui avez l'accent. Avec beaucoup de savoir-vivre et de modestie, vous vous donnerez l'occasion de rencontres extraordinairement chaleureuses et d'amitiés durables. » Pertinent.

Chantal Beauregard est journaliste pigiste.

VIENT DE PARAÎTRE

Jules Beaulac
L'Église de chez nous
Réflexions spirituelles et pastorales
Jules Beaulac * 376 pages * 19,95\$

Jules Beaulac parcourt le Québec depuis de nombreuses années pour y donner des recollections, des conférences, des sessions d'étude. Ces rencontres lui ont fourni une abondante matière pour son ouvrage *L'Église de chez nous*. Son regard sur l'Église du Québec n'est pas celui du spécialiste ou de l'analyste de profession. C'est celui d'un pasteur qui aime l'Église et celui d'un homme de foi et d'espérance qui veut partager avec ses sœurs et ses frères chrétiens quelques réflexions d'ordre spirituel et pastoral.

SÉCULARITÉ ET INSTITUTS SÉCULIERS
Bilan et perspectives
Solange Lefebvre * 120 pages * 11,95\$

Où en est la réflexion chrétienne sur la sécularité? Depuis les années 60, l'attention aux rapports foi et sécularisation s'accroît. Mais comment évaluer sa portée réelle sur la vie chrétienne? Ce livre se penche sur une expérience propre à éclairer cette question, celle des Instituts Séculariens. Leur caractéristique réside dans la recherche du radicalisme évangélique, mais au coeur du monde. L'auteure s'attache à élucider des questions de cet ordre: les membres des Instituts Séculariens sont-ils des vrais laïcs? Ont-ils un lien spécifique à la sécularité?

VOCACTION ET MISSION DES LAÏCS
Jean-Paul II * 184 pages * 4,95\$

Le synode des évêques de 1987 sur la vocation et la mission des laïcs dans l'Église et dans le monde vient de trouver sa conclusion avec l'exhortation apostolique *Christifideles laici*. Dans son exhortation post-synodale, Jean-Paul II affirme que la mission du laïc ne peut bien se comprendre que dans le contexte vivant de l'Église-Communauté. Le pape met aussi un accent particulier sur divers lieux ou moyens offerts aux laïcs pour un meilleur et un plus juste service de la société et de l'Évangile.

en vente chez votre libraire

ÉDITIONS PAULINES
3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341
FAX: (514) 322-4281

Rencontres

◆ **Chair Satan**

LE MERCREDI 15 mars à 21 h, au bar La Folie du large (1021, rue de Bleury), dans le cadre de la Place aux poètes, la poète animante Janou Saint-Denis reçoit Hélène Grimard. Cette dernière écrit depuis dix ans et compte à son actif deux publications: *Graffiti phomiques* et *Haute Tension* (éditions de la Pleine Lune). Elle travaille présentement à la publication de *Le Corps est un pont qui danse*.

Aujourd'hui entre 14 h et 16 h, Renée Maheu sera à la librairie Hermès (1120, avenue Laurier ouest) à l'occasion de la parution d'un essai intitulé *Pierrette Alarie, Léopold Simeoneau: deux voix, un art*, publié aux éditions Libre Expression.

L'écrivain canadien John Saul sera à la librairie Hermès à l'occasion de la parution de son dernier roman, *Paradis Blues*, publié aux éditions Payot.

— Guy Ferland

venue à la pluie?
Elle arriva dans la cuisine à grandes enjambées, plus troublée que jamais. Mes cheveux dégoulinèrent sur le plancher et mon chemisier me collait à la peau. Ce petit incident m'amusait beaucoup. Mère, elle, fut prise d'une colère subite.

— Mais, qu'est-ce qui t'arrive? T'aurais dû prendre un taxi, ou partir avec un parapluie!
— Maman... J'avais pas prévu...
— Va te faire sécher au plus vite!
Elle disparut, fuyant ma présence, mais j'avais eu le temps de voir son visage empourpré. Il me restait à comprendre les raisons de cette colère soudaine, ou plutôt à les trouver, car je n'en voyais pas. Comment débrouiller tout cela, à mon âge?
Je me suis retrouvée devant elle vers la fin de l'après-midi, et j'eus la

maladresse de lui demander:
— À qui parlais-tu quand je suis arrivée tout à l'heure? J'ai entendu quelque chose?
Le trouble réapparut sur son visage et le rouge colora ses joues de nouveau, comme au moment de sa colère. Elle bafouilla, puis finit par dire:
— Personne... j'étais seule... Voyons, ma chouette, tu entends des voix, maintenant?
— Peut-être. J'ai exactement l'âge de Jeanne d'Arc...

CARON LIBRAIRE

Désirons acheter livres «encore utiles»
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE
251 Ste-Catherine E.

BEST-SELLER DEPUIS SA PARUTION

QUADRA
roman
Jean-Claude Boulton

• L'histoire émouvante d'un agresseur et de sa victime quadruplégique, à travers la vie quotidienne d'une famille exceptionnelle pour qui le droit à la tendresse et à l'amour est toujours prioritaire.

• Le cheminement douloureux de deux êtres blessés poussés à la limite de leur endurance, se cherchant une raison de vivre ou de survivre.

UN PREMIER ROMAN PASSIONNANT
D'UN AUTEUR GÉNÉREUX
586 pages — 19,95\$

GUÉRIN LITTÉRATURE
Distributeur exclusif: Québec Livres

CONFÉRENCES BEATTY DE MCGILL

ÉMINENTE ANTHROPOLOGUE DE HARVARD

Sally Falk Moore

AUTEUR DE *POWER AND PROPERTY IN INCA PERU*
LAW AS PROCESS
SOCIAL FACTS AND FABRICATIONS: "CUSTOMARY LAW" ON KILIMANJARO 1880-1980.

"Nationalism, Cultural Pluralism and the State"

LE MERCREDI 15 MARS 1989 À 18H30
UNIVERSITÉ MCGILL, PAVILLON LEACOCK, SALLE 132

ENTRÉE LIBRE. LE PUBLIC EST INVITÉ. McGill